





~~52=7~~ C-15-2 A8=9

~~2834-7950~~

BIBLIOTECA H<sup>IST</sup>ORICA  
GRAV.

Sala:

A

stante:

39

numero:

474

celine



- 11

1895

MUSEE

1895

1895

~~52=7~~ C-45-2 A8=9

2834-7950

BIBLIOTECA H<sup>IST</sup>ORICA  
GRAV.

Paia: A

stante: 39

numero: 474

celine



- 71

8172

Biblioteca Universitaria  
GRANDE

Sala

B

Estante

62

Tabla

Número

172

2.

DE  
L'USAGE  
DE  
L'HISTOIRE.



A PARIS, GHANADA

Cheez { CLAUDE BARBIN, au Palais, sur  
le Perron de la sainte Chapelle.  
&  
ESTIENNE MICHALLET, rue  
S. Jacques, à l'Image S. Paul.

M. DC. LXXII.

*Avec Privilege du Roy.*





*EXTRAIT DV PRIVILEGE  
du Roy.*

**P**Ar grace & Privilege du Roy , en date du 19. Juillet 1671. signé **DALENCE'** : Il est permis à Estienne Michallet, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer pendant le temps de cinq années, un Livre intitulé *L'Usage de L'Histoire*, avec def-fenses à tous autres d'en imprimer, ven-dre ou debiter pendant ledit temps, sans le consentement dudit Exposant, à pei-ne de confiscation des Exemplaires con-trefaits, de tous dépens, dommages & interests, & de mil livres d'amande; ainsi qu'il est plus au long contenu dans ledit Privilege.

*Registré sur le Livre de la Commu-nauté des Imprimeurs & Marchands Libraires de cette Ville de Paris.*

Signé, L. SEVESTRE.





DE L'USAGE  
DE  
L'HISTOIRE.

A M \* \* \* \*



JE vous l'ai dit plusieurs fois, il me semble, qu'il n'est rien de plus inutile, que l'étude de l'Histoire, de la maniere qu'on l'étudie d'ordinaire ; comme il n'y auroit rien de si utile si on l'étudioit bien. On charge sa memoire d'un grand

A

## 2 De l'Usage

nombre de dates, de noms & d'évenemens ; pourveu qu'on puisse simplement redire ce qu'on a lû, ou ouy dire, on passe pour estre sçavant. Un jeune homme qui se voit applaudir là-dessus, se croit fort habile : comme on ne juge presque des choses à cet âge, que sur le jugement qu'on en voit faire à ceux qui sont plus vieux, il est impossible qu'il ne conçoive une grande opinion de sa suffisance, quand il voit qu'on n'exige plus rien de luy, & que ceux de qui il dépend, se font honneur en toute occasion, de la facilité qu'il a à parler & à redire sans aucune reflexion, tout ce qu'on l'a obligé de retenir.

Cependant le veritable Usage de l'Histoire ne consiste pas à sçavoir beaucoup d'évenemens & d'actions, sans y faire aucune reflexion. Cette maniere de les connoître seulement par la me-

moire , ne merite pas mesme le nom de sçavoir : car sçavoir, c'est connoistre les choses par leurs causes ; ainsi sçavoir l'Histoire, c'est connoistre les hommes , qui en fournissent la matiere , c'est juger de ces hommes sainement ; étudier l'Histoire, c'est étudier les motifs, les opinions & les passions des hommes , pour en connoistre tous les ressorts , les tours & les détours ; enfin toutes les illusions qu'elles sçavent faire aux esprits, & les surprises qu'elles font aux cœurs.

Je voudrois donc qu'on accoutumât insensiblement les jeunes gens à réfléchir naturellement & sans art , sur ce qu'ils trouvent de plus remarquable dans l'Histoire, afin que la lecture qu'ils en font, pût former des hommes , & non pas des perroquets ; car on peut bien appeller de cette sorte la pluspart de ceux qui en parlent.

Ne dites point qu'ils en sont incapables. On ne sçauroit traiter trop tost les enfans en hommes ; dès qu'on peut parler on peut raisonner. Cette opinion de l'incapacité des jeunes gens pour le raisonnement est une condescendance pour les Maîtres plustost que pour les Disciples : parce que ces Maîtres ne sçavent pas les faire raisonner , ils ont interest à dire que cela est impossible ; comme ils ne possèdent pas l'art de servir de Sage-femme aux esprits , comme Socrate l'appelloit, de les faire enfanter , fouïller dans eux-mesmes , & y découvrir les trésors de lumiere & de sagesse que la Nature y a cachez , ils se moquent de cet art merveilleux , comme d'une chose chimerique, quoy que Platon nous en fasse si bien voir la pratique.

Mais quand mesme les Maîtres seroient habiles , la mauuaise

gloire des parens les empêcheroit toujours de réussir ; car la réflexion n'enrichit pas tant la mémoire , qu'elle forme le jugement ; elle tend plutôt à rendre capable de penser sagement , que de parler beaucoup ; mais les parens veulent voir eux-mêmes le profit que font leurs enfans , & la plupart ne sont pas capables de connoître les bonnes qualitez du jugement, comme d'entendre des faits d'Histoire qu'on raporte par mémoire.

D'ailleurs leur but est , que leurs enfans paroissent sçavans avant l'âge , qu'ils aient matiere de parler beaucoup , en disant des choses que le commun du monde ne sçait point , & qui sont agreables d'elles-mêmes , comme sont tous les faits d'Histoire : au lieu que le principal fruit de cette methode est d'accoutumer les jeunes gens à parler peu , & à réflé-

chir beaucoup , à ne dire jamais une Histoire , pour faire seulement voir qu'on la sçait , enfin à ne considerer les faits historiques que comme des autoritez pour appuyer la raison , ou comme des sujets pour l'exercer.

Outre cela, c'est que cette sorte d'étude de reflexion consiste en des considerations naturelles & familières , que tout le monde croit sçavoir , & avoir faites quand on vient à les dire , quoy que personne ne s'en fût encor avisé ; ainsi elles n'excitent aucune admiration ; mais l'Histoire au contraire estant une chose que la Nature n'enseigne point , il n'est personne qui ne reconnoisse absolument pour nouveau ce qu'il en entend dire pour la premiere fois , & qui ne considere ainsi la connoissance qu'on en a, comme quelque chose que tout le monde n'a pas , & partant quelque chose

d'estimable , qui sert à faire paroître & à se distinguer : Or les parens n'ont autre but que de rendre leurs enfâns capables d'exciter l'admiration du plus grand nombre , qui est toujours celuy des ignorans ; quelque méprisable que soit cette admiration, quelque dangereux qu'il soit d'accoutumer les jeunes gens à cette mauvaise gloire.

De là vient qu'au lieu que l'Histoire devoit servir à leur faire apprendre comme d'eux-mesmes, la veritable Morale , par les reflexions qu'on leur devoit faire faire sur les endroits les plus singuliers & les plus instructifs ; elle ne leur sert qu'à se faire accroire à eux-mesmes & aux ignorans comme eux , qu'ils sçavent quelque chose , pendant qu'ils ne sçavent rien.

Or de toutes les dispositions d'esprit imaginables , il n'en est

point de plus dangereuse que celle-là ; car autant qu'un véritable sçavant est plus digne d'estime, qu'un franc ignorant, qui n'a jamais étudié ; autant cet ignorant est plus digne d'estime, que ceux qui pour avoir esté obligez d'estudier, se croient habiles, sans l'estre ; ainsi il vaudroit mieux pour un jeune homme instruit de cette maniere, qu'il n'eut jamais veu de Livres ny de Maistres, puis qu'au moins il sçauroit qu'il ne sçait rien, comme le sçavent d'eux-mesmes tous ceux qui n'en ont jamais veu ; au lieu qu'il est si ignorant, qu'il ne sçait pas mesme qu'il est ignorant.

Ce sont là les premieres idées, qui m'ont esté données autrefois de cette science, par un des plus sages hommes du monde, dont je vous parleray peut-estre ailleurs. Je ne sçauois mieux vous faire comprendre qu'elle estoit

son opinion sur ce sujet, qu'en vous rapportant quelques-unes de ses reflexions sur diverses particularitez historiques assez singulieres, telles que je les ay trouvées dans les extraits que j'en fis en ce temps-là, & que je ne fais icy que copier.





## DISCOURS

## PREMIER.

C'EST une chose assez connue par les Histoires, que le Grand Seigneur offrit du secours à Henri IV. durant la plus grande chaleur de la Ligue. Les Politiques ne manquent pas de rendre de bonnes raisons de l'offre de ce secours; les uns l'ont attribué à l'ancienne alliance de la France avec l'Empire Ottoman; les autres à la haine des Turcs pour les Espagnols, sur tout dans ce temps-là, que la mémoire de la Bataille de Lepante estoit encor recente: d'autres à la considération particuliere de la Religion dont le Roy faisoit pro-

cession alors , car il étoit encor Huguenot , & qui le rendoit en quelque sorte ennemy du Pape, que les Turcs n'aimoient pas aussi.

Il n'est rien en tout cela qui ne fut tres-probable & tres-vray-semblable, c'est ainsi que le bon sens vouloit qu'on raisonnât sur ce sujet. Cependant le Ministre, par la voye duquel cette nouvelle vint au Roy , ne fait presque aucun fondement sur toutes ces raisons si plausibles , & n'appuye que sur une autre dont on ne se défieroit pas. Il mande pour principal motif de l'offre de ce secours contre la Ligue , que le Grand Seigneur disoit *qu'il haïssoit naturellement ce mot de Ligue*, ce sont les propres termes de l'Ambassadeur.

Une des fautes les plus ordinaires de ceux qui ne lisent l'Histoire que pour remplir leur me-

moire , c'est de ne remarquer que les actions des hommes , & de ne faire aucune reflexion sur leurs motifs. Si ces gens-là tomboient sur cet endroit de l'histoire d'Henry IV. ils ne regarderoient la raison que le Grand Seigneur donne de l'offre de son secours, que comme une grossiereté indigne de leur attention ; mais plus cette raison est ridicule, plus il est utile de la considerer, parce qu'elle fait d'autant mieux voir la folie ou la foiblesse de l'esprit humain, qui est la chose du monde la plus necessaire à sçavoir.

Cet exemple fait voir ce quia été dit tant de fois , & qu'on ne peut trop redire pour aprendre à s'en garder ; qu'on ne sçauroit croire combien peu de chose nous pousse , & peu de chose nous arrête ; que quelque profession que nous fassions de penetrer le fond des affaires , cela nous arrive assez

sez rarement ; que dès que les paroles ont quelque chose qui rebute , on n'examine plus rien ; que quelque force de raisonnement dont nous nous vantions , la première impression des sens nous entraîne presque toujours ; soit paresse, soit foiblesse, soit hazard, il n'est point de motif si étrange, qui ne puisse être trouvé raisonnable ; point de circonstance si vaine, qui ne soit capable de nous déterminer ; point de considération si absurde , qui ne puisse nous émouvoir.

Si le parti Catholique eut pris un autre nom que celui de Ligue, il n'auroit point attiré l'indignation du grand Turc , ny l'offre de son secours à Henry IV. à la vérité , la France n'en auroit pas esté moins alliée de l'Empire Ottoman , les Espagnols moins odieux aux Turcs , Henry IV. moins Huguenot , ny le Pape moins enne-

B



my des Heretiques ; toutes les raisons plausibles de l'offre de ce secours n'auroient pas moins subsisté, encor que les Catholiques n'eussent pas pris ce nom ; & pourtant ce secours n'auroit point été offert sans cela ; parce que tout autre nom que celuy-là, n'auroit pas réveillé dans l'imagination du grand Turc, l'idée de tous les armemens qu'on avoit faits contre luy, & qu'on avoit appellez de cette sorte ; & cette idée desagréable ne luy auroit pas rendu odieux, comme elle fit, ceux qui portoient ce même nom. Qui auroit dit à Messieurs de Guise, quand ils nommèrent ainsi leur party, que cela feroit déclarer le grand Turc contre eux, ils auroient eu bien de la peine à le croire : tant il est vray que la prudence humaine est une chose courte & limitée.

Mais aussi, dira-t'on, c'est le

Grand Turc , c'est un exemple de Barbares. Si l'on remarque celui-là , ce n'est pas qu'on n'en pût remarquer d'autres. Et pour être le Grand Turc , sçavoit-il moins pour cela , que la Ligue dont étoit question ne le regardoit ny de près ny de loin ? que toutes les prétentions de ce party étoient renfermées dans les bornes de la France ? il le sçavoit assurément, comme toute la terre le sçavoit ; c'est à dire que sa raison luy disoit cela ; mais cet odieux mot de *Ligue*, qui avoit frappé son oreille , faisoit sur son imagination, une impression tout autrement forte que celle de sa raison ; & cette fatale impression ne luy permettoit pas de démêler , ce que ce malheureux mot avoit d'indifferent pour luy dans cette occasion , d'avec ce qu'il avoit eu d'odieux en d'autres , que celle-cy rappelloit alors dans sa pensée.

Mais, dira quelqu'un, ce n'est donc qu'à des Princes, qu'il arrive de tomber dans ces sortes de bizarreries, de se déterminer par ces motifs ridicules : parce que n'étant pas tous accoutumés au travail d'esprit nécessaire, pour examiner le fond des choses, & n'étant pas toujours capables de suivre un bon conseil, quelques-uns aiment mieux sortir d'affaire, en se réglant par la première circonstance, qui frappe leur fantaisie, que d'étudier le fond de la matière, ou de reconnoître leur ignorance, en prenant avis. Il est vray que la condition des Princes les rend en quelque sorte plus sujets à ce défaut, que le reste des hommes; non-seulement par cette raison, que généralement parlant, ils sont moins accoutumés au travail, & moins dociles; mais encor, parce qu'il y en a eu même quelquefois qui ont trouvé

une espece de gloire, à se déterminer ainsi à l'avanture.

Raisonner sur les affaires, délibérer long-temps, chercher la raison, la verité, & la justice avec application, selon eux, c'est à faire au vulgaire : mais suivre aveuglément la première impression de sympathie, ou d'antipathie, qu'ils sentent dans le cœur, affecter de se déterminer par la plus legere circonstance de nom, de temps, ou de lieu ; enfin par quelque rencontre fortuite ; c'est ce qui leur paroît grand, extraordinaire au dessus du commun ; il leur semble qu'il y ait quelque sorte de divination dans cette maniere d'agir : comme si le Ciel étoit obligé de ne laisser passer dans leur esprit que des fantaisies sages, que toutes leurs idées dussent être des inspirations, que dès qu'on abandonne ainsi ses actions au hazard, la Providence

fut obligée de les rendre raisonnables ; semblables à ce Juge merveilleux qui decidoit toute sorte de procez au sort des dez, & se vantoit de reüssir toujours.

Mais ces défauts d'esprit ne sont pas particuliers aux Princes ; tous les Grans generalement y sont aussi exposez , par la necessité de leur condition ; parce que tous sont aussi absolus , respectez, & flatez que des Princes , dans les lieux où ils sont les maîtres. Ainsi les uns & les autres courent également risque de devenir orgueilleux , indociles & bizarres ; s'ils n'aportent un soin extraordinaire à s'en garantir ; car enfin, un Juge de Village, qui est le premier & le plus riche du lieu , y est aussi sujet à ces sortes de fantaisies , qui naissent de l'indépendance , que le plus grand Prince de la terre au milieu de sa Cour.

Ainsi donc cette espece de manie embrasse déjà la plus considerable partie des hommes, & ceux dont les folies tirent davantage à consequence. Mais est-ce que le peuple en est plus exempt ? est-il rien de si ordinaire, dans toute sorte de conditions, que cette paresse d'examiner le fond des affaires, cette hâte indiscrete d'en juger, cette impatience déreglée de les terminer à quelque prix que ce soit ? ne voit-on pas aussi tous les jours des gens accorder des graces, qu'on appelle d'un nom, qu'ils refuseroient infailliblement si on les appelloit d'un autre ? cette pratique fait la meilleure partie de l'eloquence naturelle : il n'est rien qu'on ne puisse obtenir des hommes en les trompant : on persuade les choses les plus odieuses, en les cachant sous des mots qui ne le sont pas : il n'importe que les actions démen-

Rem in-  
telligo  
verbo fi-  
eri inter-  
dum de-  
torem  
solere.  
Cic. phi-  
lipp. 8.

tent les paroles , pourveu que les paroles n'effarouchent point : Tel paye ses debtes en qualité d'aumône , qui ne les payeroit jamais autrement : tel accorde par devotion , ce qu'il refuseroit par justice : tel donne par occasion , ce qu'il ne donneroit jamais par charité : témoin ce Prince du siècle passé , qui remarquant par hazard , dans une Eglise où il entroit , un pauvre Prêtre tout déchiré , qui dormoit au pied d'un pilier , s'avisa de luy donner une Chanoinie de revenu & de dignité tres-considerables , vacante dans la même Eglise , *afin , dit-il , qu'il y ait quelqu'un de qui on puisse dire veritablement , que le bien luy est venu en dormant.* Examiner entre plusieurs pretendans à un Benefice , lequel est le plus sçavant & le plus homme de bien , c'est une affaire : mais le donner au premier qu'on sera en humeur

d'obliger ; pour apliquer un quolibet ; cela ne requiert aucune discussion , & c'est bien plutôt fait. C'est ainsi que les hommes qui font tant les raisonnables , ne raisonnent jamais moins , que dans les occasions , où il seroit le plus necessaire de raisonner.

**V**OILA comment on peut mediter utilement sur les actions des hommes , & tirer des instructions de sagesse des motifs même les plus déraisonnables qui les font agir. Vous voyez bien que si on nous accoûtumoit de bonne heure à ces considerations , nous trouverions , qu'il n'est rien de plus equivoque , que nos actions , & qu'il faut toujours remonter aux motifs , si l'on veut connoître les hommes : car c'est dans leurs motifs , que l'on connoît proprement leur esprit , &

toute l'étendue de ce dont il est capable.

Or il n'est rien de plus utile, que de connoître bien cette étendue ; parce que rien ne surprend après cela ; & ce n'est que la surprise, qui nous empêche de raisonner juste, dans la plupart des occasions de la vie ; comme il paroît par ces excuses si ordinaires à tout le monde ; je n'aurois jamais crû cela ; je ne me serois jamais défié de ceci.

Mais ce ne seroit sçavoir qu'à demy l'étendue de l'esprit de l'homme, que de n'en connoître que la bizarrerie, si on n'en connoissoit aussi la malignité ; & l'on se trompe aussi souvent dans le commerce du monde, faute de croire les hommes aussi méchans qu'ils sont, que faute de les croire fous.

Les Stoïciens prouvoient que

tous les méchans étoient fous, mais l'expérience fait encor mieux voir que la plûpart des fous sont méchans ; que l'imbecillité d'esprit est un principe fort ordinaire de malice. Cela vient peut-estre de ce que se sentans destituez des moyens naturels de parvenir à leurs fins, de lumiere, & de sagesse ; pour assouvir leurs desirs, qui ne sont pas moins violens que ceux des habiles gens, ils se trouvent en quelque sorte necessitez de recourir aux mauvais artifices , & à la violence, qui sont des voyes que tout le monde peut prendre, les imbecilles comme les autres.

Quoy qu'il en soit, il est certain, que si nous connoissions parfaitement l'enchainement qui est entre les maux de l'esprit, il seroit aussi aisé de se préserver de la plûpart, qu'il est aisé à un Gouverneur de Place, de couper che-

min à ceux qui l'assiègent, quand il sçait précisément tous les moyens de communication qu'il y a, entre les pieces de sa fortification, entre les dehors les plus éloignez, & les plus proches; mais malheureusement pour nous il n'y point de carte fidele des abords de l'ame, de son assiette & de ses environs: ainsi on ne peut sçavoir au juste le chemin que tiennent ses ennemis, les opinions & les passions, pour y entrer, & s'en saisir, ny les moyens qu'ils ont de s'entr'aider; & il arrive de là qu'on ne les découvre que quand ils sont dedans, & qu'il faut un siege regulier pour les chasser.

Mais je ne prens pas garde, que j'entreprends insensiblement sur mon Auteur. Ecoutons - le parler luy-mesme sur cette malignité de l'esprit humain dans le Discours suivant, que j'ay choisi

fi

si entre plusieurs, pour faire voir,  
pendant que nous sommes sur les  
Turcs , que ces gens-là disent  
quelquefois de bonnes choses,  
aussi bien que les autres hom-  
mes.





## DISCOVERS

## DEUXIÈME.

Snave  
etiā belli  
certami-  
na ma-  
gna tue-  
ri. *Lucr.*  
*lib. 2.*

C'EST une chose assez étran-  
ge, si l'on y veut faire refle-  
xion, qu'il soit nécessaire de  
distinguer les plaisirs des hom-  
mes en naturels, & en ceux qui  
ne le sont pas. On trouve du plai-  
sir à voir un beau jour, une belle  
nuit, un beau païsage, une belle  
personne; il ne s'en faut pas  
étonner; mais tout de même on  
trouve du plaisir à voir donner  
une sanglante bataille, à voir  
jetter un homme à terre par un  
autre qui se joue, & cela est fort  
surprenant; car non seulement la  
nature ne nous porte point à faire  
du mal à autrui, quand il ne

nous en revient autre bien que celui de le voir ; mais encor, elle nous inspire de la haine pour ce mal, quelque part qu'il soit, & même un desir de l'empêcher, autant que nous pouvons, bien loin de nous en divertir : Comment se peut-il donc faire, que nous ayons de la complaisance pour des objets, contre lesquels la nature reclame, & implore, pour ainsi dire, nôtre secours ?

Non quia  
vexat  
quemquā  
est iucū-  
da volup-  
tas. *ibid.*

Car il ne faut pas s'imaginer, comme a fait un Ancien, que lors que nous considérons avec plaisir les maux d'autrui, ce plaisir vienne seulement de ce que nous ne sommes point dans la même souffrance où nous voyons les autres ; l'esprit ne fait pas longtemps ce retour sur luy-même ; ainsi s'il n'y avoit que cela qui donnât du plaisir, ce plaisir seroit bien court, & seroit bien-tôt place à la compassion naturelle, qu'on

Sed qui-  
bus ipse  
malis ca-  
reas quia  
cernere-  
suave est.  
*Lucr. ib.*

a pour les malheureux.

Pour reconnoître cette verité, il ne faut que confiderer l'exemple que Lucrece propose de ceux qui assis sur le rivage de la mer, regardent un vaisseau battu par la tempête ; & prêt à faire naufrage ; si le plaisir qu'il avouë qu'on ressent à voir ce funeste spectacle ne venoit, comme il dit, que de ce qu'on est exempt du danger, ce plaisir ne dureroit guere, puis qu'il ne faut pas long-temps à des gens qui sont à terre, pour reconnoître qu'ils ne sont pas en peril de se noyer.

Suave  
marima-  
gno tur-  
banibus  
æquora  
ventis è  
terra ma-  
gnum al-  
terius  
spectare  
laborem.  
*ibid.*

Tua sine  
parte pe-  
ricli.  
*ibid.*

Tâte ve-  
cordia  
innata ut  
malis  
gaudeat  
alienis.  
*Terent.*  
*And.*

Le déreglement de l'esprit des hommes est si grand, qu'il n'est pas même necessaire qu'on soit exempt du danger où on voit les autres, pour y prendre plaisir. L'experience l'a fait voir dans les combats de barriere, les joutes & les tournois qui étoient encor au siecle passé en si grande estim,

& où ceux qui estoient prêts d'entrer en lice ne laissoient pas de prendre plaisir à voir porter les autres par terre à coups de lance, leur enfoncer la visiere & froisser les os, quoy qu'ils fussent exposez aux mêmes dangers.

L'Histoire rapporte à ce propos une réponce d'un Ambassadeur Turc, qui fait voir le jugement qu'on devoit faire naturellement de ces sortes de divertissemens, & par laquelle il est aisé de reconnoître, qu'il ne faut que suivre la nature pour parler de bon sens, & que nous sommes peut-être plus barbares que ceux que nous accusons de l'être.

On conte donc, que sous le Regne de Charles VII. le Grand Seigneur envoya un Chiaoux en France, à qui on fit selon la coutume tous les regales dont on pût s'aviser; comme le plus grand divertissement de ce temps-là étoit

les combats de barriere , on ne manqua pas de luy en faire voir. Il y a apparence, que ceux où il assista réussirent admirablement, qu'il s'y fit des courses tres-rudes & tres-furieuses , & qu'il y fut donné d'étranges coups ; car, comme , apres le jeu finy , on vint à luy demander ce qu'il luy en sembloit , il répondit ingenuëment, *que si c'estoit tout de bon , ce n'estoit pas assez ; & que si c'estoit pour rire, c'estoit trop.*

Il eût esté à souhaiter pour le salut de la France, à qui un divertissement de cette nature , a depuis coûté quarante ans de desolation , & le sang de plus d'un million d'hommes , dans la mort d'Henry II. que cette parole eût fait, dans les esprits de ce temps-là , toute l'impression qu'elle méritoit d'y faire.

D'où venoit donc ce prodigieux attachement , & du Peu-

plé , & des Grands , pour ces exercices si dangereux , toujours souillés de sang ; quel plaisir des hommes pouvoient-ils trouver à en voir d'autres se faire du mal ? est-ce que nous nous haïssons naturellement les uns les autres ? il n'y a pas apparence : quand la Nature nous a exposez sur la terre , à toutes les incommoditez de la vie , les injures des elemens , les erreurs & les terreurs paniques , auxquelles nous naissons sujets ; elle a conçu que nous pourrions nous garantir ou nous delivrer les uns les autres de tous ces maux , à la faveur de la société qui seroit entre nous , & que cette société si utile pour tous , ne pouvoit manquer de nous obliger à nous entr'aimer.

N'est-ce point donc que l'ame trouve quelque sujet de vanité , dans le bon-heur qu'elle a , d'estre libre des maux qu'elle voit en au-

truy ? qu'elle se fait accroire que le sort se regle par le merite ? qu'ainsi il faut que ceux qui souffrent du mal , se le soient attiré de quelque maniere ? & qu'elle se flatte, que si elle en est exemte, c'est un effet de sa bonne conduite , ou de son merite , qui la fait mesme respecter par hazard. Cela paroît d'abord bien chimerique ; mais nous nous applaudissons souvent bien plus mal à propos , & il est des sentimens dans les hommes , qui ont des fondemens encor plus ridicules que celui-là. Passons pourtant outre, s'il se peut, & cherchons quelque cause plus sensible, s'il y en a , de la malignité de nos plaisirs.

Il n'est personne qui ne reconnoisse , s'il veut y faire reflexion, que, bien que cette malignité soit assez generale , les femmes toutefois , les enfans , & les autres personnes , qui participent aux

défauts d'esprit ordinaires à cet âge , & à ce sexe , y sont plus sujettes que le reste du monde. L'Histoire est celebre , de ce jeune enfant d'Athenes, que l'Areopage condamna à mort, pour avoir esté trouvé , qui se divertissoit à crever les yeux l'un apres l'autre à son oiseau , avec une éguille ; & tout le monde voit l'empressement singulier , & des femmes, & des jeunes gens , pour assister aux supplices , aux combats , & aux jeux dangereux. Tout cela pourroit faire soupçonner que cette inclination seroit un effet de la foiblesse naturelle de ce sexe , & de cet âge : comme si l'impuissance où ils se sentent de faire du mal , trouvoit quelque consolation dans la veüe de celuy qu'ils trouvent tout fait ; & que la connoissance qu'ils ont, qu'avec leur peu de force , il n'est personne qui ne leur puisse nuire impuné-

ment, leur fist regarder tous ceux qui sont dans la souffrance, comme autant de gens qu'ils n'ont plus à craindre, & partant avec plaisir.

*Arist.  
Moral.  
l. 4 c. 12.*

Si cela est, ces plaisirs inhumains sont un effet de la foiblesse naturelle de l'ame, & sont contraires à la magnanimité, aussi bien que la compassion déordonnée, & qui va jusqu'aux larmes. Aussi voyons-nous que les femmes, & les jeunes gens sont incessamment occupez à passer de l'un à l'autre de ces excez. Si les maux qu'ils considerent, ne sont pas de nature à leur pouvoir arriver, si l'on écorche un chien, si l'on fait languir un poulet qu'on tue, si l'on pend un miserable, aussi-tost leurs yeux nagent dans la joye : mais s'ils sont sujets aux maux qu'ils voyent en autrui, s'ils voyent sur un Theatre les desor-

dres de leurs passions, les malheurs qu'elles attirent; quoy que ces passions qu'ils voyent, & ces malheurs ne soient que des feintes, cette representation toute nuë les met hors d'eux-mesmes, & les fait abandonner aux larmes, parce qu'ils sont sujets à ces passions & à ces malheurs.

Ce seroit donc en vain qu'on voudroit dire, que ces reflexions sont inutiles dans un siecle, où les Cirques, les Amphiteatres, & les Colisées, & toutes les autres barbares magnificences de l'Antiquité, ne sont plus connuës que par les livres, & où mesme l'usage des Tournois est entierement aboly; puis que la mesme inclination maligne, qui mit en si grande estime autrefois ces cruels divertissemens, subsiste encor, & se fait connoistre dans d'autres, qui ne sont guere plus innocens; elle peut, quand il luy plaira, ra-

mener mesme ces premiers. On a rogné, à la verité, quelques branches de cette malheureuse plante, mais le tronc est demeuré en vie; & cette souche féconde d'inhumanitez & de malice, pousse tous les jours de nouveaux rameaux, que le temps fera peut-estre arriver quelque jour, à une force & à une grandeur, dont les premiers n'approcherent jamais.

Que l'on considere les courses de taureaux d'Espagne, la passion de la chasse, nostre curiosité pour les bêtes ferores, nostre avidité d'assister aux supplices, toutes les especes de jeux de main, & cent autres choses de cette nature, on verra bien que cette malheureuse racine ne s'arrache jamais.

Qu'est-ce qui attire tant de monde chez un danseur de corde, qui cherche inutilement durant deux heures toutes les manieres imaginables de se tuer? c'est le danger

danger où l'on voit ce misérable exposé durant tout ce temps-là, c'est le mal qui se peut faire. Car si ce n'estoit que la curiosité de voir une chose extraordinaire, un quart d'heure de temps la satisfairoit pleinement, & cette curiosité satisfaite, feroit bientôt place à la pitié, que devoit donner naturellement une profession si périlleuse : que si cela n'arrive pas, si l'on passe les heures entières dans ces lieux avec un plaisir toujours égal, c'est le danger même du Bâteleur qui ne cesse point aussi, qui entretient cet horrible plaisir ; on attend pour voir, si par hazard il ne pourroit point se precipiter ; ce n'est que cela.

Il faut avoüer, que ces sortes de métiers sont fondez sur une grande connoissance de la nature de l'esprit de l'homme. Quand l'un de ces Bâteleurs fait cent sauts périlleux avec une disposi-

tion admirable, & qu'un froid Bouffon qui l'observe, faisant semblant d'en vouloir faire autant, se donne mille coups, tombe de toutes les manieres; lequel des deux réjoûit davantage l'assistance? & ne voit-on pas que le bon sauteur ne divertit pas tant par ses tours merveilleux, que le mauvais plaisant divertit par ses chutes? Pourquoi le lourdaut plaît-il davantage? c'est qu'on croit qu'il se fait du mal.

Ainsi, qu'un jeune Gentil-homme fasse des armes, il n'a pas tant de joye à montrer son adresse, qu'à donner quelque bon coup à son camarade; s'il propose quelque saut dangereux, ce n'est pas tant pour faire voir son agilité, que pour faire casser le nez à quelqu'autre. Il seroit infini de remarquer tous les exemples de cette nature; ceux-là suffisent pour faire voir, que si l'on a quit-

té quelques spectacles barbares, ce n'est pas par principe de raison, ny d'humanité, puis qu'on se fait des divertissemens qui ne le sont guere moins. Ce n'est donc qu'un changement, plutôt qu'une reforme; c'est lassitude & dégoût de ce qui estoit usité, plutôt qu'horreur ny repentir; c'est pour avoir le plaisir de changer, après avoir eu les autres. Ne croyons donc pas estre meilleurs que nos Peres, pour n'avoir pas les mesmes malices qu'eux. Les hommes sont également méchans dans tous les siècles, ils ne font que varier dans les manieres de l'estre, lors qu'ils semblent se corriger; & leur amendement, quelque louable qu'il paroisse, n'est souvent qu'un effet d'inconstance, plutôt que de bonté.

**V**ous voyez par ce discours, qu'on agit souvent par des motifs tres-méchans , sans qu'on y prenne garde. Vous me demandez , comment cela se peut faire, & vous dites là-dessus, qu'il semble que mon auteur suppose souvent ce qui n'est pas, & que pour expliquer , d'où viennent , selon luy , les actions des hommes , il fait faire un progres à l'ame, dont tout le monde ne demeurera pas d'accord ; qu'il la fait passer par divers sentimens qu'il luy attribué, comme par des degrez, quoy que personne ne s'en soit jamais apperceu ; & qu'enfin, ce qui paroît si recherché , passe aisément pour creux & pour chimerique.

Je vous diray là dessus , que tous ces divers sentimens insensibles , que mon auteur attribué à l'ame , icy & ailleurs , comme

les degrez par lesquels elle passe à d'autres , ne laissent pas d'estre veritables & effectifs , quoy que nous ne les remarquions pas faute d'attention. Ce défaut d'attention vient de la rapidité des passions , qui nous entraînent à tout ce que nous faisons , & qui ne nous permettent pas de considérer à loisir la nature des sentimens qu'elles nous inspirent, parce que l'horreur que nous concevriions souvent pour ces sentimens , nous empêcheroit de nous y engager : or l'ame qui prevoit cela confusément , & qui veut éviter cet obstacle , qui interromproit le cours de la passion, dont elle est possédée , détourne sa veüe de la consideration de ces sentimens ridicules , ou méchans, qui luy servent de degrez ; elle aime mieux supposer qu'ils sont bons , que de risquer de les trouver mauvais , en les examinant :

ainsi sans les approfondir en aucune maniere , elle passe legèrement dessus , pour arriver, où, le plaisir, la gloire, & les autres passions l'emportent.

Il ne faut donc que faire attention sur nos motifs, & nos sentimens , pour empêcher que nous n'en suivions de mauvais : & il seroit à souhaiter que tout le monde fût accoutumé à le découvrir, quand il nous arrive d'en suivre : car comme la malignité est naturellement odieuse, les ames mesmes les plus mal nées ne voudroient pas qu'on crût qu'elles agissent par ces motifs ; ainsi, si lors que cela leur arrive, on le reconnoissoit aussi-tost , ne fust-ce que par prudence , elles s'en corrigeroient assurément.

Mais il est une autre sorte de motifs bien plus dangereux que

ceux-là , & qui meritent une reflexion particuliere. Car au moins on desavoüe ceux qui sont manifestement méchans ; au lieu qu'il y en a qu'on ne desavouë point, & qu'on ne cache pas , parce qu'on pretend qu'ils sont vertueux ; & qui pourtant ne le sont pas , quoy qu'ils passent communément pour l'estre : & c'est de ceux-là qu'il est important de desabuser le monde , afin qu'il ne louë que ce qui est veritablement loüable. Voicy quel estoit le sentiment de mon Autheur sur un motif de cette nature.





## DISCOURS

## TROISIEME

**C'**EST un grand malheur que d'estre vicieux, mais ç'en est encor un plus grand, de se croire vertueux quand on ne l'est pas. Il n'est pourtant rien de si commun; non seulement, parce qu'on fait passer pour vertueuses & honnêtes bien des actions qui ne le sont pas, mais encor parce qu'entre celles qui sont en effet vertueuses en elles-mêmes, il en est peu qui soient faites par des motifs vraiment vertueux, car tous les motifs qui passent pour vertueux ne le sont pas.

Il n'est personne, par exemple,

qui desavouë d'avoir fait une bonne action, à l'imitation d'une autre : on en fait mesme gloire : on en louë tous les jours les Grands, & c'est presque la seule maniere dont on se sert pour les exciter à la vertu, que de leur proposer celle de leurs semblables. Cependant, si on en veut juger à la rigueur de la Philosophie, c'est à dire raisonnablement ; il seroit mal-aisé de soutenir que les actions faites par le seul motif de l'exemple, soient veritablement vertueuses. En voicy une de cette nature, qui porte naturellement à faire cette reflexion. C'est le don que le Roy Charles IX. fit de la grande Aumônerie de France, au fameux Jaques Amiot son Precepteur, depuis Evêque d'Auxerre. Pour en faire un jugement exact, il ne fera pas inutile de prendre la chose d'un peu plus haut, & de faire

connoître auparavant le Personnage dont est question.

Cet excellent homme étoit fils d'un Conroyeur de Melun : étant encor petit garçon, il s'enfuit de la maison de son pere, de peur d'avoir le foüet. Il n'eut pas fait bien du chemin qu'il tomba malade dans la Beausse, & demeura étendu au milieu des champs. Un Cavalier passant par là en eut pitié, le mit en croupe derriere luy, & le mena de cette sorte jusqu'à Orléans, où il le mit à l'Hôpital, pour le faire traiter. Comme son mal n'étoit que lassitude, le repos l'eut bien-tôt guery ; il fut congedié en mesme temps, & on luy donna, en partant seize sols, pour luy aider à se conduire. C'est en reconnoissance de cette charité, que cet illustre Prelat, par un ressentiment, digne d'un homme qui avoit consumé toute sa vie dans l'étude de

la sagesse , & particulièrement dans la lecture de Plutarque , fit depuis un legs de douze cens écus, à cet Hôpital, par son testament.

Il fit tant avec ses seize sols, qu'il se rendit à Paris : Il n'y fut pas long-temps sans être réduit à gueuser. Une Dame à qui il demandoit l'aumône, le trouvant de bonne façon , le prit chez elle, pour suivre ses enfans au College, & porter leurs livres. Le genie merveilleux pour les lettres, que la Nature luy avoit donné, le fit profiter de cette occasion avec usure ; il étudia donc , & si bien qu'on le soupçonna d'être de la nouvelle opinion qui commençoit à éclater ; inconvenient commun à tous les beaux Esprits de ce temps-là. Les perquisitions rigoureuses qu'on fit alors des premiers Huguenots , l'obligerent à fuir , comme beaucoup d'autres, tout innocent qu'il étoit, & à sor-

tir de Paris. On en vouloit sur tout aux gens de lettres suspects, & certes avec raison, car ils étoient bien les plus redoutables.

C'est de tout temps, que le Peuple, ennemy naturel des Sçavans, les a condamnés sur les plus legeres apparences. Tous ceux, qui ne se jettent pas, comme luy, dans les excez opposés aux innovations, passent pour des monstres à ses yeux. Cette bête n'entre dans aucune discussion des choses mêmes, dont elle juge le plus criminellement. Aussi n'est-elle pas capable de démêler ce que les nouvelles sectes ont d'innocent, d'avec ce qu'elles ont de méchant; quoy qu'à dire vray elles n'auroient assurément jamais eu aucun succez, si parmy beaucoup d'erreurs, elles n'avoient, dans leur naissance, mêlé quelques reglemens loüables pour

pour les mœurs , à la faveur desquels , les Novateurs ont fait passer le reste ; mais souvent la juste haine du Peuple pour ces Novateurs , a confondu injustement ceux qui n'avoient rien de commun avec eux , que ces reglemens de mœurs , avec ceux qui embrassoient aussi leurs erreurs. Il est juste de rendre en passant ce legitime témoignage à tant de personnes de merite, dont la reputation fut , quoy qu'à tort, souillée en ce temps-là du même soupçon que celle de nôtre Prelat.

Amiot étant obligé de sortir de Paris de cette sorte , se retira en Berry , chez un Gentilhomme de ses amis , qui le chargea de l'éducation de ses enfans. Durant le temps qu'il y fut , le Roy Henry II. faisant voyage , logea par hazard dans la maison de ce Gentilhomme. Amiot étant prié de

faire quelque galanterie en vers pour le Roy, composa une Epigramme Grecque, qui luy fut présentée par les enfans de la maison. Aussi-tôt que le Roy, qui n'étoit pas si sçavant que son Pere, eut vû ce que c'étoit, *c'est du Grec*, dit-il en la jettant, *à d'autres*. Il est aisé de juger, par le déplaisir qu'Amiot dû ressentir de cette action du Roy, quelle fut sa surprise, sur ce qui arriva ensuite, Michel de L'Hôpital, depuis Chancelier de France, qui accompagnoit le Roy dans ce voyage, & qui oûit parler de Grec, ramassa ce qu'il avoit jetté; il lût l'Epigramme, & en fut surpris. Il prend Amiot par la tête, & le regardant fixément, luy demande où il l'avoit prise. Amiot, qui étoit encor dans la consternation, où l'action du Roy l'avoit mis d'abord, luy répond en tremblant, que c'étoit luy qui l'avoit

faite. Sa frayeur ne permit pas à Monsieur de l'Hôpital de douter de sa sincérité : comme il étoit grand connoisseur, il ne fit point de difficulté d'assurer le Roy, que si ce jeune homme avoit autant de vertu que de sçavoir, & de génie pour les lettres, il meritoit d'être Precepteur des Enfans de France. Le Roy qui avoit en Monsieur de L'Hôpital toute la confiance qu'il devoit avoir, s'enquit du Maître de la maison. Comme les mœurs d'Amiot étoient irréprochables, le Gentilhomme luy rendit le témoignage qu'il meritoit. Il n'y avoit que le soupçon qui l'avoit fait retirer en ce lieu, qui pût luy nuire ; mais quand ce soupçon auroit été sceu, Monsieur de L'Hôpital qui étoit luy-même plus suspect qu'aucun autre, n'étoit pas pour s'en effrayer. Voilà l'affaire conclüe.

Il y a apparence que le Roy re-

connut bien-tôt par la suite la verité de ce que Monsieur de L'Hôpital luy avoit dit d'Amiot; ne fut-ce que par la negociation qu'il fit à Trente, qui étoit la plus difficile commission qu'on pût donner à un homme dans ce temps-là; & où l'Abbé de Bellofane, c'est ainsi qu'Amiot s'appelloit alors, prononça devant tout le Concile cette Protestation si judicieuse, & si hardie, qui nous reste, & qui sera dans la posterité un monument eternel de la sagesse & de la generosité de la France dans cette occasion également importante & delicate.

Voilà l'état auquel étoit Amiot sous le Regne de ses Disciples François II. & Charles IX. avantageux à la verité, si l'on se souvient de ses commencemens, mais pourtant encor indigne de son merite: & sa fortune étoit

aparemment pour en demeurer là, sans une rencontre fortuite, qui le porta plus haut qu'il n'avoit jamais espéré, & qui marque admirablement l'esprit de la Cour.

Un jour la conversation étant tombée sur le sujet de Charles-Quint à la table du Roy, où Amiot étoit obligé d'assister toujours, on loua cet Empereur de plusieurs choses, mais sur tout d'avoir fait son Precepteur Pape; c'étoit Adrien VI. On exagéra si fortement le mérite de cette action, que cela fit impression sur l'esprit de Charles IX. jusques là même, qu'il dit, *que si l'occasion s'en presentoit il en feroit bien autant pour le sien.* Et de fait peu de temps apres la grand' Aumônerie de France ayant vacqué, le Roy la donna à Amiot. Celuy-cy, soit qu'il eut quelque pressentiment de ce qui suivit, ou par humilité

pure, s'excusa tant qu'il pût de l'accepter, disant que cela étoit trop au dessus de luy; mais ce fut inutilement, le Roy luy dit que ce n'étoit encor rien.

Cependant cette nouvelle ayant été portée aussi-tôt à la Reine Mere, qui avoit destiné cette charge ailleurs; elle fit appeller Amiot dans son cabinet; où elle le receut avec ces effroyables paroles: *J'ay fait bouquer, luy dit-elle, les Guises & les Châtillons, les Connétables, & les Chanceliers, les Rois de Navarre, & les Princes de Condé, & je vous ay en rien petit Prestolé.* Amiot eut beau protester de ses refus: la conclusion fut, que s'il avoit la charge, il ne vivroit pas vingt-quatre heures; c'étoit le stile de ce temps-là.

Les paroles de cette femme étoient des Arrêts. Le Roy étoit naturellement opiniâtre. Entre

ces deux extrémités , Amiot prit le party de se cacher ; pour se dérober également, & à la colere de la mere, & à la liberalité du fils. Un repas passe , & puis un autre, & puis encor un autre, sans qu'Amiot paroisse à la table du Roy : au quatriéme il le demande , & commande qu'on le cherche tant qu'on le trouve ; mais ce fut en vain , Amiot ne s'étoit pas caché afin qu'on le trouvât. Le Roy s'avisa aussi-tôt de ce que ce pouvoit être ; *quoy*, dit-il , *parce que je l'ay fait grand Aumônier on l'a fait disparaître !* & sur cela entre dans une telle fureur , comme c'étoit son naturel , dès qu'il se mettoit en colere, que la Reine, qui avoit assez de peine à le gouverner, & qui le craignoit autant qu'elle l'aimoit , n'eut rien de plus pressé , que de faire trouver Amiot à quelque prix que ce fut, en luy donnant toutes les seure-

tez qu'il pût souhaiter pour sa vie.

Cette action de Charles IX. est assurément très-loüable ; mais si l'on en vouloit juger à la rigueur de la Philosophie , ce seroit plutôt Charles-Quint, que luy, qu'il en faudroit loüer , puis que c'est la generosité de Charles-Quint, qui fut cause de celle de Charles IX. & que l'on peut presumer, avec raison , de ce recit , que si Adrien n'avoit pas été Pape, Amiot n'auroit jamais été grand Aumônier.

Cependant, la plûpart des bonnes actions des Grands , sont de cette nature ; on les accoûtume à force de grands exemples , à ne considerer la vertu , que selon les sujets où elle se trouve , & point du tout en elle même. Il arrive de là , qu'ils ne l'estiment que dans leurs semblables , qu'ils ne la veulent reconnoître, que quand

ell'est accompagnée des ornemens éclatans de leur condition : peut-être encor se font-ils accroire qu'elle n'est estimable , que parce que leurs pareils l'ont pratiquée ; & qu'ainsi ils peuvent, aussi bien que les autres , eriger leurs fantaisies en vertus , quand il leur plaira. Si l'on établit ainsi l'exemple pour leur seule regle, par où veut-on qu'ils distinguent les bons d'avec les mauvais ? eux dans qui l'orgueil & la flatterie ont travaillé, dès leur enfance , à étouffer toutes les lumieres de la Nature.

Que si l'exemple est une regle si sujette à tromper , d'où vient donc que les hommes font tant d'estime de cette regle ? Un bel esprit de l'Antiquité examinant cette question , a crû que l'estime qu'on en fait , venoit de ce que les bons exemples , qui sont illustres , ont cet avantage , qu'ils

Melius  
homines  
exemplis  
docentur  
quæ in  
primis  
hoc in se  
boni ha-  
bent quod

approbat  
quæ præ-  
cipiunt  
fieri pos-  
se. *Plin.  
paneg.*

font voir tout ensemble , & qu'  
la vertu est possible , & qu'elle est  
approuvée. Mais est-il besoin  
d'exemples pour le sçavoir ? On  
n'est pas en peine de decider si la  
vertu est approuvée parmy les  
hommes , nous n'entendons dire  
autre chose ; ou s'il est en nôtre  
pouvoir de la pratiquer , nous le  
sentons : mais ce dont on est en  
peine souvent , c'est de sçavoir en  
quoy consiste cette vertu , & le-  
quel de deux partis , qu'il est éga-  
lement en nôtre pouvoir de pren-  
dre , meritera une approbation  
legitime : & c'est ce que tous les  
exemples du monde ne sçauroient  
faire voir , quelques celebres , &  
estimez qu'ils puissent être , parce  
que les hommes sont sujets à esti-  
mer mal à propos. D'où vient  
donc qu'on en cherche toujours ?

Est-ce que l'ame ne se sentant  
pas assez forte pour considerer la  
vertu en elle-même , & pour en

juger seurement , cherche les exemples qui sont conformes à l'idée qu'elle en a, comme des autoritez , pour appuyer le discernement toujours incertain qu'elle en fait ; qu'elle regarde ceux de ces exemples , qui sont généralement estimez , comme des miroirs , qui représentent cette vertu sous une forme sensible, & dans lesquels il est plus aisé de la connoître & plus difficile de s'y tromper ? mais si c'étoit cette juste défiance de nos propres forces , qui nous fit chercher des exemples, cela ne seroit pas si general ; car il n'y a que les sages qui soient capables d'un sentiment si loüable ; cette honnête défiance peut donc bien être leur motif , mais quel peut être celui du commun des hommes ?

Comme nous sommes trop matériels pour connoître la beauté de la vertu , nous sommes in-

capables de nous y attacher pour elle-même ; nous ne la suivons que pour la gloire qui en revient : ainsi voyant que ceux dont on nous vante les exemples , sont parvenus à cette gloire , qui est nôtre seul objet ; il n'est pas étrange que nous nous attachions servilement à les imiter ; que nous suivions aveuglément le chemin qu'ils nous ont frayé , & qui les a conduits là même , où nous voulons arriver.

Quoy qu'il en soit , il est certain , que ce n'est point être véritablement vertueux , que de ne l'être que par ce principe ; mais que c'est être seulement ambitieux , ou envieux. C'est de ces sortes de passions que viennent toutes les fausses vertus des hommes , & la reputation qu'ils acquièrent quelquefois si injustement , & qui excite l'indignation de ceux qui ont plus de pénétration  
que

que le vulgaire. C'est aussi ce qui produit cette variété surprenante, qu'on trouve quelquefois dans les actions d'un même homme, tantôt mal-honnête, & tantôt genereux : car cette variété est fort aisée à expliquer, si l'on veut s'aviser que quand ces sortes de gens inégaux ont paru genereux, c'étoit afin de le paroître ; & que si l'on découvre depuis quelque chose de mal-honnête d'eux ; c'est qu'ils n'ont pas crû qu'on le dût découvrir. Ainsi il ne faut point conclurre de ces exemples, que les hommes sont bien peu semblables à eux-mêmes, & faire de longues moralitez là dessus ; la vertu véritable ne se dément jamais, & ce n'est pas que celui qu'on croyoit vertueux soit devenu tout d'un coup méchant, les habitudes du cœur ne se changent pas si aisément ; mais c'est qu'il n'étoit pas ce que l'on croyoit qu'il fût.

F

Neque enim potest quisquam nostrum subito fingi, neque enjusquam repente virtuta mutari, aut natura converti.  
Cic. pro Sulla.

Combien donc est-il important de se desabuſer ſur ces ſortes d'actions qui ne ſont bonnes qu'en apparence ! afin que nous n'ajoutions pas à tous nos vices une fauſſe preſomption de vertu , qui eſt une ſource inépuisable de nouveaux défauts. Qu'il eſt neceſſaire d'entrer ſoigneuſement dans l'eſprit de nos actions avant que de nous en élever en nous mêmes ! puis que ce n'eſt pas donc toujours aſſez pour être vertueux, que d'en faire de bonnes ; & qu'enfin l'on ne ſçauroit comprendre combien les hommes, qui ſont déjà tant de mal, & ſi peu de bien , ont encor trouvé de moyens pour faire mal le peu de bien qu'ils font.

**V**ous voyez par ce diſcours, que les hommes ne ſont pas ſeulement bizarres & méchans,

comme nous avions déjà vû ; mais qu'ils sont encor ignorans , puis qu'ils prennent pour bons des motifs mauvais en effet : or cette espece d'ignorance , qui consiste à faire des jugemens faux sur les choses , est un défaut tout autrement considerable que l'ignorance qui consiste simplement , à ne rien sçavoir du tout : ce n'est pas la privation entiere de connoissance , qui est à craindre , c'est l'erreur. Au contraire , Platon fait voir , que cette privation de connoissance est en quelque sorte un avantage : la plupart des erreurs de nos actions , dit-il, viennent de cette maniere d'ignorance , qui consiste à croire sçavoir ce qu'on ne sçait point ; car nous n'agissons que lors que nous pensons sçavoir ce que nous faisons ; mais les ignorans simples , qui sont persuadez qu'ils ne sçavent rien, prennent volontiers conseil,

*Alcib. 1.*

quand il faut qu'ils agissent , & qu'ils se determinent , & de cette sorte ils sont moins exposez que les autres à faillir.

Ce seroit encor une espece de connoissance moins estimable , que la simple ignorance , que de sçavoir tout ce long détail de la fortune d'Amiot , sans les reflexions qui l'accompagnent ; car ces sortes de curiositez ne sont louables qu'autant qu'on en fait cet usage. Vous me mandez là dessus , que les exemples comme celui-là , étant nouveaux & inconnus , il est bien aisé d'y faire des reflexions agreables ; mais que le commun du monde , qui ne lit que les Histoires publiques , n'ayant aucune connoissance de ces sortes de faits singuliers , ne sçauroit en faire l'usage que je pretens. Il est vray que la plupart des exemples de cet ouvrage sont

tirez de memoires manuscrits ; mais on en peut trouver beaucoup plus dans les Histoires publiques , qu'il n'en faudroit pour occuper tous les hommes du monde ; & peut-être même , aussi peu connus, quoy qu'imprimez, parce que ceux qui les lisent n'en font pas le discernement necessaire ; car il n'est rien de plus rare que ce discernement exquis ; ce sentiment de l'esprit , pour ce qui est d'usage, & pour ce qui n'en est pas ; ce goût raffiné de l'ame pour sa veritable nourriture.

Quant à ce que vous ajoutez, que ces Discours ne sont pas assez remplis d'exemples ; c'est que mon Auteur étoit persuadé que pour faire sentir à l'esprit le poids de ceux qu'il rapporte , la grandeur , la force , & l'étendue du sens qu'ils renferment ; il étoit à propos que ces exemples , quel-

que agreables qu'ils pussent être, fussent en petit nombre ; tant pour contrarier , même en ce point, cette avidité de faits , & d'histoires, de laquelle il se plaint en tant de lieux , avidité si ennemie de toute reflexion ; qu'afin aussi que la memoire ayant moins lieu d'agir dans la lecture de ses Discours , laissât plus de liberté au jugement pour s'exercer.

Car enfin , c'est principalement à cette faculté qu'il appartient de découvrir nos défauts , & d'y faire reflexion pour connoître exactement la nature de notre ame , & sa maniere de proceder. Nous avons vû dans les trois Discours precedens, que les principales de ses qualitez sont la folie , la malice , & l'ignorance ; qui croiroit apres cela que cette ame fût capable de vanité ? cependant c'est la vanité qui est sa principale regle ; vous verrez

dans le Discours suivant, que lors  
que l'ame est en doute de ce qu'elle  
doit faire , c'est cette vanité  
seule , qui la determine à choisir  
le party qu'elle prend à la  
fin.





## DISCOVERS

## QUATRIEME.

**I**L est peu de spectacle plus agreable aux yeux du sage , que de considerer la conduite des hypocrites , dans les occasions où l'interêt ne s'accorde pas avec la conscience. Comme il est de leur politique de se montrer quelque-fois des-interessez , ils abandonnent souvent de petites utilitez , afin de paroître conscientieux ; mais quand il s'agit de quelque interêt assez considerable pour leur faire hazarder leur reputation , ils ne balancent point à le faire ; car comme il n'est point d'étoffe si souple ny si maniable que celle du manteau de la Reli-

gion , ils trouvent toujours quelque moyen de couvrir de ce venerable manteau, le party qu'il leur plaît de choisir , quelque peu consciencieux que ce party puisse estre. En voicy un exemple assez singulier , quoy que peu connu.

Un Religieux dont le nom est celebre dans les Satires de son temps , estant envoyé à Rome, pour y negocier la dispence necessaire pour le mariage de Madame Catherine, sœur du Roy Henry IV. & Huguenote , avec le Duc de Bar , trouva que cette dispence estoit plus difficile à obtenir qu'on ne pensoit. Clement huitième à qui l'absolution du Roy avoit déjà assez fait d'affaires avec les Espagnols , & exposé sa famille à leur vengeance apres sa mort , n'estoit pas d'humeur à s'en faire une nouvelle , en donnant encor cette dispence , déjà

assez difficile d'elle-mesme à être accordée , ainsi qu'on avoit pu voir dans une occasion semblable, du mariage du mesme Henry quatrième , encor Prince de Navarre & Huguenot , avec Madame Marguerite.

Cependant ce mariage estoit une affaire d'Etat & de famille ; la Princesse, si l'on en croit l'Histoire scandaleuse de ce temps-là, aimoit ailleurs , & avoit coutume de dire , en parlant de cette alliance , *qu'elle n'y trouvoit point son Comte* , faisant allusion , dit la Chronique , *à la qualité de celui qu'elle aimoit*. Cette amour, pour diverses raisons , n'accommodoit pas le Roy son frere ; & comme cette Princesse avoit esté élevée dans une grande indépendance, que son opiniâreté dans sa Religion la relevoit en quelque sorte au dessus de luy , & estoit en ce temps-là une espece de merite ; il

craignoit avec raison, qu'elle ne se mariât d'elle-mesme ; sur tout le party estant aussi sortable qu'il estoit. Ainsi cette dispence estoit une affaire aussi pressée du côté du Roy, & du Duc de Bar, qu'elle l'estoit peu du côté de la Princesse.

Comme nostre Agent n'avoit pas receu ses ordres d'elle, il n'oublioit rien pour en venir à bout ; mais c'estoit en vain, la chose estoit trop difficile d'elle-mesme, & le Pape trop intimidé. Le Moine pourtant ne se rebutta pas, & il entreprit de tirer son Maître de cette affaire à quelque prix que ce fût. Il n'y a que cette sorte de gens capables de cette resolution : tout autre homme se lasseroit : il semble qu'ils ayent fait un quatrième vœu de patience ; & l'on vient à bout de tout à la Cour avec cela.

Il s'agissoit de rendre un servi-

ce signalé au Duc son Maistre & au Roy mesme : mais d'autre côté il estoit en quelque sorte mes-  
seant à un Religieux de solliciter une grace , que le Pape témoi-  
gnoit ne pouvoir accorder en conscience : quelque odieuse  
pourtant que fut cette commis-  
sion à Rome, nostre Agent n'avoit pas fait de scrupule de s'en char-  
ger ; ce n'estoit pas assez que cela pour l'mbarasser. Mais quand il reconnut par la suite l'extreme  
difficulté qu'il auroit à reüssir , ce fut alors qu'il vit qu'il falloit  
prendre party entre la Religion & l'interest , entre le Duc & le Pape , qu'il falloit se declarer. Car  
quel moyen de souffrir que son Maistre, ou pour mieux dire, que  
luy-mesme échoüât dans cette poursuite , après l'avoir entre-  
prise si chaudement ; mais d'ail-  
leurs , quel moyen de persuader le Pape, qui paroissoit inflexible,  
ou

ou de conclurre le mariage sans dispense ?

Cette dernière voye , qui restoit seule à choisir , n'estoit pas à suggerer par un Religieux ; elle enfermoit une irreligion trop manifeste. La resolution estoit dure à prendre , mais enfin il la prit en galant homme. Il vit bien qu'il n'y avoit pas de jour pour luy , à sortir avec honneur de cette affaire , en ménageant la Cour de Rome ; qu'il falloit que pour ce couple Catholique cedât à l'homme d'Etat. Toutefois pour faire l'homme d'Etat , il ne falloit pas abandonner tout à fait le Catholique ; il falloit au moins se garantir de ce reproche , & éluder le scandale. Il falloit enfin , entreprendre sur l'autorité du Pape , puis qu'il ne vouloit point entendre de raison. Il ne fut plus question que d'inventer un moyen , par lequel on pût en conscience se

passer de sa dispense ; & le bon Pere fit tant qu'il en trouva un. Il faut croire qu'il le fit à regret, mais enfin il le fit ; il coupa à la fin le nœud qu'il ne pouvoit défaire.

Ce bon Religieux n'esperant plus d'obtenir rien de cette Cour, apres meure deliberation, dit un jour au Duc de Luxembourg, Ambassadeur de France à Rome pour lors, que puis que le Pape persistoit dans son refus, si le Roy vouloit, on passeroit volontiers outre en Lorraine, sans aucune dispense ; *car, disoit-il, l'homme épousant une femme heretique en intention de la reduire à la Religion, sa dispense luy est toute acquise par le merite de cette intention, ayant esperance de la reduire apres ledit mariage.* Ce sont les propres termes du personnage.

Il ne faut pas estre grand Theologien pour voir l'extravagance

de cette subtilité, mais ce n'est pas dequoy il s'agit ici. On peut seulement remarquer en passant, que cet expedient de se passer de la dispense, tout ridicule qu'il est, estoit peut-estre un des plus seurs moyens de l'obtenir, car le Pape estoit trop sage, & trop bien conseillé, pour s'obstiner dans son refus, s'il eût veu qu'on se fut mis en devoir de passer outre, sans luy, sur ce plaisant fondement. Il est de certaines affaires, dont on ne sort que par des resolutions hardies. Celle-cy estoit de cette nature, comme la plupart des differens qu'on a avec les Grands. Souvent on les ménage trop, pour en avoir raison; l'extrême circonspection qu'on apporte à les solliciter, les rendroit difficiles, quand ils ne le seroient pas. Tout homme est assez fort contr'eux, quand il a la raison de son côté; & qu'il a la hardies-



*Aristot.**Rhet. L. 2.*

se de leur faire bien connoistre qu'il est seur de l'avoir ; car il n'est personne qui n'ait naturellement quelque peine à se montrer déraisonnable devant qui que ce soit.

Quoy qu'il en soit , il ne faut point s'étonner que nostre Agent embrassât ce party. En sacrifiant sa fortune, & l'intérêt de sa commission, à la conservation de l'autorité du saint Siege , il n'auroit fait que son devoir comme Religieux, & conserver le Pape dans son droit naturel ; ainsi il n'auroit pas beaucoup mérité de luy par ce sacrifice : mais en servant aveuglement le Duc son Maître ; comme il faisoit en cela pour luy, une chose tout à fait contre l'ordre, c'estoit un grand mérite qu'il se faisoit envers ce Prince ; car la plus part des hommes , & mesme des Grands , n'estiment les services qu'on leur rend , qu'à propor-

tion des raisons qu'on avoit de n'en rien faire.

Ainsi l'on peut presque établir pour regle generale, que dans ces sortes de perplexitez, nous nous determinons toujours par les motifs qui nous sont les plus particuliers, sans examiner s'ils sont les plus raisonnables. La qualité d'Agent estoit icy un motif tout particulier ; celle de Religieux estoit commune à mille autres. Agir en Religieux, c'eust esté se confondre soy-mesme dans la foule ; mais faire seulement l'homme d'Etat, c'estoit se distinguer ; & cela suffisoit.

C'est par ce mesme esprit de distinction, que des gens de robe se rendoient si assidus au Louvre, du temps de Henry II. que les Gens du Roy en firent leurs plaintes au Parlement, les Chambres assemblées ; en telle sorte, qu'encor dix ans apres, le Parle-

ment se crût obligé de faire *defenses à tous Juges d'aller au Roy sans permission* ; afin qu'ils ne vinssent pas faire les Courtisans parmy les Magistrats , apres avoir fait les Magistrats parmy les Courtisans.

Comme nôtre Agent prefera à Rome la qualité de bon Sujet , à celle de Religieux , qui y est trop commune ; par cette mesme vanité de se distinguer , on prefere souvent dans les autres pays la qualité de Religieux , à celle de bon Sujet : & c'est sur quoy est fondée la difficulté qu'on fait , de recevoir des Religieux dans des Compagnies seculieres , comme celle que fit le Parlement en 1557. de recevoir un Evêque de Laon, Religieux , au serment de Pair : car on veut paroître Ecclesiastique parmy les seculiers , & seculier parmy les Ecclesiastiques ; mais enfin on est toujours

pour l'exception : telle est l'antipathie de l'esprit humain pour la raison , qu'il ne manque jamais de prendre le contre-pied ; & par un contre-temps perpetuel , il fait toujours le Catholique, quand il faudroit faire le bon Sujet , & toujours le bon Sujet, quand il faut faire le Catholique.

**V**oilà comment la vanité de se distinguer , fait oublier aux hommes leurs devoirs les plus sacrez , & leurs obligations les plus essentielles. Et c'est cette espece de vanité , si generale, & si autorisée dans le monde, qui se cache sous tant de noms divers, tous honorables , enfin qui ne passe point pour vice : c'est , dis-je , cette vanité de se distinguer, qui est le principal des défauts de l'esprit humain ; & non pas la vanité, qui consiste simplement dans

la trop bonne opinion de soy-mesme, qui est la seule espece que l'on connoît, & que l'on blâme dans le monde ; & pourtant, si innocente, en comparaison de l'autre ; puisque cette bonne opinion de soy-mesme, ne peut enfin, quand elle est connue, que rendre ridicules ceux qui l'ont, ce qui n'est pas un grand malheur ; au lieu que la vanité de se distinguer, se mêlant dans toutes nos deliberations, nous rend presque toujours injustes, infidelles, ou interessez, comme il paroît par le discours precedent, ce qui est bien plus important, & plus à craindre.

Les quatre Discours que nous avons veu jusqu'icy, representent donc les quatre principaux traits du portrait de l'ame humaine au naturel ; mais la folie, la malice, & l'ignorance, qui font le sujet

des trois premiers , ne sont en quelque sorte que l'ébauche de cette peinture ; c'est la vanité qui donne la dernière main, & qui finit l'ouvrage. Ce sont là les élémens de l'esprit humain , & ses quatre qualitez premières, du mélange divers , & de l'assemblage desquelles , toutes les autres sont composées ; de sorte que, qui connoîtroit parfaitement toute leur étendue, & la sphere de leur activité, pourroit à bon droit se vanter de connoître les hommes , & rendre raison de tout ce qu'ils font.

Mais, dites-vous , est-il besoin de l'étude de l'Histoire , ny d'aucun autre , pour sçavoir que les hommes sont fous, malins, ignorans , & vains ? qui est-ce qui ne le sçait pas ? on n'entend dire autre chose tous les jours. Mais pour sçavoir en general que cela

est, on n'en est pas plus habile à découvrir dans l'occasion, en quoy ils sont fous & ignorans; & en quoy ils sont malins & vains. Ainsi l'on n'en est que plus malheureux, sans en estre plus sage. Cette connoissance est donc fort inutile, si on ne sçait l'appliquer dans les rencontres ordinaires de la vie, pour y discerner en quels cas les hommes tombent en effet dans ces vices, & dans lequel de ces vices en particulier; pour qualifier justement leurs actions; connoître dans quelle espece il les faut ranger; car, encor une fois il est bien inutile & desagreable de sçavoir que les hommes sont sujets à de grands défauts, si cette connoissance ne nous donne pas un moyen de nous en preserver, ou de nous en corriger; & ce moyen ne peut estre que d'étudier toutes les manieres, dont l'on peut tomber dans ces défauts, &

dont l'on y tombe d'ordinaire.

Or il n'y a que l'Histoire seule, qui puisse fournir la matiere de cette étude. Ce n'est que dans ce grand nombre d'actions différentes qu'elle represente ; & qui viennent presque toutes de ces défauts , ( car combien y en a-t-il de vraiment vertueuses ? ) que l'on peut s'exercer à reconnoître toutes les especes des blâmables, & de celles qui sont à fuir. C'est là , qu'en considerant la qualité, l'âge , & l'interest des personnes, qui ont fait ces actions ; ce qui les a précédées , & ce qui les a suivies ; la conjoncture du temps , & du lieu ; & enfin toutes les autres circonstances , mêmes les plus legeres , que les bons Historiens rapportent si soigneusement dans les occasions singulieres ; c'est à la faveur de ces diverses lumieres, de tant d'avantages qui sont particuliers à l'Histoire , qu'on peut

en réfléchissant sur toutes ces choses avec ordre , penetrer le secret des cœurs , reconnoître dans quel esprit on a agi dans ces rencontres , & en former enfin un jugement clair & certain.

Il est visible qu'une longue habitude à cet exercice , dispose nécessairement l'ame , à faire tout ce mesme progres avec facilité , dans les rencontres ordinaires de la vie ; car , comme toutes les actions des hommes , quelques différentes qu'elles soient , ne sont pourtant composées que d'un certain nombre borné de circonstances , & de motifs ; quand une fois l'ame a formé son jugement sur ces circonstances & ces motifs , il luy est bien aisé de transporter les regles qu'elle s'en est faite en lisant l'Histoire , de les appliquer aux occasions & aux affaires qui arrivent tous les jours. Vous voyez si je ne me trompe, un  
exemple

exemple de cette maniere d'étude, dans les Discours de mon Auteur, & quel est l'ordre requis dans cette anatomie spirituelle des actions humaines.

Mais, dites-vous là-dessus, ne feroit-il pas mieux de choisir dans l'Histoire des actions parfaitement bonnes & louables, pour y faire reflexion, plutôt que de considerer celles qui sont defectueuses. Il est vray que la plupart de ceux qui ont traité de l'utilité morale de l'Histoire, l'ont conceuë de cette maniere : mais ils n'ont pas assez considéré, ce me semble, que si on ne s'arrêtoit que sur les actions regulierement vertueuses, le nombre en est si petit, qu'on feroit bien du chemin sans se reposer ; à moins qu'on ne voulût se tromper soy-mesme dans le choix de ces actions, & conter pour bonnes tou-

tes celles qui le paroissent d'abord : car c'est ce qui arrive infailliblement à ceux qui lisent l'Histoire dans cet esprit : l'envie de trouver sur quoy s'exercer , & de quoy profiter , leur fait recevoir pour loüable , tout ce qui l'est en apparence. Ainsi , cette sorte d'étude , bien loin d'estre utile à l'ame , ne peut que l'accôutumer insensiblement à l'un des plus grands défauts, dont elle puisse estre entachée , qui est, d'estimer mal à propos, de prendre pour loüable ce qui ne l'est pas.

Mais quand ceux qui lisent l'Histoire , seroient capables de faire un discernement juste des actions vertueuses , il y a grand sujet de douter si cette maniere d'instruire l'ame par des bons exemples , est aussi utile, & aussi feure que celle qui consiste dans l'étude de ses défauts. Comme

cette difficulté regarde generale-  
ment tout cet ouvrage, puis qu'il  
ne sera composé que d'exemples  
à fuir : je veux bien vous montrer  
en peu de mots, quels ont esté les  
sentimens des Anciens, & leurs  
principes sur cette matiere, &  
vous en faire voir la liaison, &  
les consequences.

Ces grands Hommes ont sup-  
posé qu'il n'y a que deux sor-  
tes de gens dans le monde, les  
uns amoureux de la verité, esclaves  
de la raison, connoissans la  
veritable gloire, & dans qui ces  
heureuses dispositions naturelles  
produisent une ardeur genereuse,  
& une émulation heroïque, d'i-  
miter & d'égalier tout ce qu'ils  
voyent de grand & de beau. Ve-  
ritablement ceux-là n'ont besoin  
que de bons exemples, parce  
qu'ayant les yeux ouverts, la beau-  
té naturelle de la vertu suffit seu-

*Honesti  
quidem  
honestis  
suadere  
facilli-  
mum est.*

*Quint. l.*

*3. c. 3.*

le pour les entraîner , & pour les ravir. Si nous estions tous faits comme ces gens-là , dit Quintilien , on n'auroit que faire d'artifice pour porter les hommes au bien, il ne faudroit, ny étude , ny méditation, ny adresse , pour les rendre raisonnables.

Pour peu qu'on sçache la liaison qu'il y a , entre les opinions de l'esprit , & les mouvemens du cœur, on ne balancera pas à croire , que la plupart de ceux qui estiment tant la maniere d'instruire par de bons exemples , ne sont de cet avis , que pour faire accroire, & aux autres , & à eux-mêmes , qu'ils sont de cette premiere espece d'ames extraordinaires, dont je viens de parler , à qui les bons exemples suffisent. Je ne sçay pas s'ils en sont , mais je sçay bien du moins, que le nombre de ces gens-là est tres-petit.

Les autres au contraire , dont

si mihi  
sapientes  
judices  
detur sa-  
pientum  
cōciones  
atq; om-  
ne consi-  
lium ni-  
hil invi-  
dia va-  
leat, ni-  
hil opi-  
nio præ-  
sumpta  
per quam  
sit exi-  
guus elo-  
quentiar  
locus.  
*Quint. l.*  
*2. c 17.*

le nombre est si grand , qu'on peut dire hardiment , qu'il enferme presque tous les hommes, sont prevenus d'une mauvaise honte de reconnoître ce qui leur manque , corrompus par un desir déreglé de liberté & de gloire, ennemis des veritez qui les condamnent, & generalement inconstans & legers en tout ; c'est pour ceux-cy , qu'il est besoin de reflexion & d'art , & que les bons exemples sont inutiles ; car leur conscience les leur fait regarder comme des reproches de leurs défauts , selon la remarque du même Quintilien.

Sin & an-  
dientiu  
mobiles  
animi &  
tot malis  
obnoxia  
veritas  
atte pu-  
gnandu  
est & ad-  
hibenda  
quæ pro-  
sunt. *ibi.*  
Ne vi-  
deamur  
expro-  
brare di-  
versam  
vitæ se-  
ctam ca-  
vendum  
est.

*l. 3. c. 3.*

On ne sçauroit mieux éviter cet inconvenient qu'en leur faisant voir dans l'Histoire , comme dans un miroir , les images de leurs fautes. Comme nous ne pouvons nous corriger qu'en les considerant , & que nous ne sommes pas assez desinteressez pour

les étudier dans nous-mêmes, sans prevention, & avec toute la liberté nécessaire pour en profiter; nous aimons naturellement à voir ces fautes dans les autres, parce que nous pouvons les y examiner à loisir, sans que nôtre vanité y soit intéressée. Cette complaisance que nous avons pour les peintures de nos vices, est donc un des plus grands effets de la sagesse de la Nature: c'est ainsi, conclut Cicéron, que cette bonne mere a voulu que ce qui étoit le plus utile, fut souvent aussi le plus agreable.

C'est cet agrément naturel, que nous trouvons à voir les défauts des autres, qui fait que nous comprenons en quelque sorte plus aisément les choses blâmables que les honêtes, selon Quintilien; & que nous ne nous portons pas avec tant d'ardeur à la recherche des honnêtes, si l'on en

Inplexif-  
que re-  
bus in-  
credibili-  
liter hoc  
natura  
est ipsa  
abric-  
ta, ut ea  
que ma-  
ximam  
utilitatem  
in se con-  
tinerent,  
eadem ha-  
berent  
plurimum  
vel etiam  
venustatis.  
Cic. 3.  
de Orat.  
Facilior  
est tur-  
pius quam  
honesto-  
rum in-  
tellectus.  
Quint. l. 3.  
c. 8.

croit Cicéron, qu'à la fuite de celles qui sont blâmables. *Neque honesta tant expectant quam devitant turpia.* *Cic par. Oyat.* Considérons donc soigneusement ces dernières, pour les éviter ; & après avoir examiné dans les Discours précédens les quatre vices généraux de l'esprit humain ; *Teneros animis aliena operum propria sæpe absterrent vitiis.* voyons ceux qui regardent chacune de ses parties en particulier : *Hor. l. 1. sat. 4.* premièrement l'Opinion qui regarde l'entendement, & qui mène l'ame par cette faculté ; & puis les Passions, qui regardent directement la volonté, & qui font d'abord impression sur elle.

Ces deux sortes de motifs, l'Opinion & les Passions ont cela de commun, qu'ils offensent tous deux la Nature ; en ce que se mêlant de gouverner les hommes, ils empiètent sur l'office de la raison, à qui seule, de droit naturel, il appartient de les conduire. Mais ils ont cela de différent, que les Passions ont au moins quelque

fondement dans la Nature ; au lieu que l'Opinion n'en a aucun, & tend, pour ainsi parler à découvrir , à détruire l'empire , & à éteindre les lumières de cette sagesse mere , qui seule peut rendre les hommes heureux.

C'est ce qui paroîtra bien clairement dans la suite , par l'examen des principaux effets de ce fantôme d'Opinion. Le premier degré de ses usurpations est d'accoutumer les sens insensiblement, à trouver bizarres des objets qu'ils trouveroient agreables sans elle , & à trouver agreables d'autres dont naturellement ils seroient choquez. En voicy un exemple assez étrange que j'ay trouvé dans les remarques de mon Auteur.



## DISCOURS

## CINQUIÈME.

**T**OUR le monde sçait que les usages changent , & qu'il n'est point de coûtume si bien établie , qui n'ait esté precedée par une toute contraire. Cela n'est pas si étrange, quand il se passe un intervalle de temps considerable entre les deux extremittez ; & que ce changement n'arrive pas en des choses extrêmement familiares, toujours presentes , & d'un usage continuel, comme sont, par exemple les habillemens ; car nous sommes naturellement moins surpris de trouver du changement dans ce que nous ne revoyons que de temps en temps.

que dans ce que nous voyons sans cesse , & qui change , pour ainsi parler , à nos yeux.

Il ne faut que considérer les meubles, qui ne servent qu'en une saison de l'année, en comparaison de ceux qui servent toujours pour faire cette remarque. On n'est guere surpris de voir au commencement d'un Hiver des manchons differens de ceux qu'on avoit l'année precedente , parce que l'Esté qui a passé entre-deux, a effacé en quelque sorte l'idée qu'on avoit des premiers : mais quand on change de mode de chapeaux , qui est une chose dont on se sert toujours , il n'est rien de plus naturel que la peine que les yeux souffrent quand ils en rencontrent tout d'un coup de fort grands là où ils en ont vû peu de temps devant de fort petits.

Que si cela surprend avec raison , dans des chapeaux qu'on

quitte vingt fois le jour , il doit bien être encor plus sensible dans les choses qu'on ne sçauroit quitter pour un temps , comme par exemple , une longue barbe ; car lors qu'un homme s'avise de la faire couper , comment les yeux peuvent-ils s'accoutumer à le voir, sans une chose aussi exposée à la veuë que celle-là , & sans laquelle ils ne l'ont jamais vû un seul instant.

C'estoit donc une assez bizarre mortification à ceux qui entroient en Magistrature il y a environ un siecle , que d'être obligez le jour de leur reception de se faire couper tout-à-fait la barbe , qu'on portoit fort longue alors ; comme on voit qu'en mil cinq cens trente-six François Olivier ne pût être receu au Parlement Maître des Requêtes , *qu'à la charge de faire couper sa longue barbe , s'il vouloit assister au plaidoyé.*

Se feroit-on jamais défié qu'une longue barbe eut passé en quelque part pour un ornement indigne de la gravité d'un Magistrat ; & comment se peut-il que l'impression de respect, de majesté, & de sagesse, que la longue barbe fait dans l'esprit de tout ce qu'il y a aujourd'huy de Nations civilisées sur la terre, & qu'elle a fait dans toute l'Antiquité Grecque & Romaine, témoin les longues barbes des Philosophes, ait pû changer ; qu'enfin ce même objet fit en ce temps-là en France une impression si différente dans les esprits, qu'elle rendit un Magistrat incapable d'assister à l'Audiance dans cet état ?

On pourroit tirer de grandes consequences de cette bizarrerie, S'il ne s'agissoit que du sentiment particulier d'une compagnie, pour nombreuse qu'elle fut, ce feroit

seroit peu de chose ; mais il est tout-à-fait étrange que tout Paris , car il n'y a pas apparence que cette coutume fut particuliere au Parlement , qu'un Royaume entier comme celui-cy , ait eu une idée de bienveillance si particuliere sur ce sujet, & si contraire à l'idée du reste du monde.

Si la bienveillance est quelque chose de positif & de reel ; s'il y a quelque ornement dont on puisse pretendre qu'il sied naturellement bien ; c'est assurément une longue barbe à un Magistrat de consequence. Comme elle marque un âge avancé , qui est volontiers un âge de sagesse ; autant qu'il est à propos qu'un Magistrat soit homme sage , & même qu'il ait les marques exterieures de l'être , pour attirer le respect & la soumission du peuple , qui ne juge que par les sens ; autant est-il à propos en quelque façon qu'un

Magistrat ait la plus longue barbe qu'il peut.

Il semble par là qu'il soit naturellement de la bien-seance qu'il en ait ; & cependant il est difficile de le soutenir apres cet exemple ; car toutes les idées naturelles doivent être universelles dans tous les temps & dans tous les lieux , & ne souffrent point d'exception. Cependant voicy tout un un Royaume , qui bien loin d'avoir la même idée de bien-seance que le reste du monde , en avoit une toute opposée ; car au lieu qu'il a toujours esté crû communément qu'il est bien-seant qu'un Magistrat ait de la barbe , on croyoit de ce temps-là en France qu'il étoit de la bien-seance qu'il n'en eut pas , puis qu'il luy étoit défendu d'en avoir.

C'est ainsi que raisonnent les esprits forts, & ils triomphent de rapporter à ce propos , tout ce

qu'il y a de plus étrange dans les mœurs & les usages du nouveau Monde du Perou & de la Chine, pour faire voir que l'Opinion est la seule regle des hommes, & que la Nature n'est rien : comme si la raison naissante de ces Peuples demy bêtes , étoit comparable à la nôtre , consommé par une si longue possession de politesse & de science , & par la connoissance de tout ce qu'il y a jamais eu de civilité sur la terre.

Car il est constant qu'il y a dans les hommes une idée naturelle de bienseance , mais cette idée , quelque naturelle qu'elle soit , ne laisse pas de pouvoir être effacée par les préjugés de l'enfance , l'éducation & la coutume. Ainsi , quoy que les enfans qui naissoient il y a six ou sept vingts ans , eussent naturellement trouvé la barbe un ornement convenable à un Magistrat , pourtant à

force de voir pratiquer & d'entendre dire le contraire, ils perdoient cette idée naturelle. Mais d'où pouvoit venir une coutume si contraire à cette idée?

Une des raisons qui fait autant éloigner les hommes de la Nature & naître parmy eux des Opinions qui luy sont contraires, c'est l'envie de se faire remarquer par des singularitez: car comme la Nature regle le plus grand nombre en beaucoup de choses, on ne sçauroit quelquefois se distinguer qu'en s'éloignant d'elle. Ainsi il se peut faire que le Parlement ne vouloit pas que les Magistrats portassent de la barbe, afin de les distinguer des gens de Cour, qui peut-être en portoient alors. Que si c'étoit en effet pour cette raison, ce devoit être une assez plaisante chose, à ce qu'il semble, de voir toute la galante & guerriere Jeunesse de la Cour

de François premier, chacun avec la plus longue barbe qu'il pouvoit avoir ; pendant que Messieurs de la grand' Chambre étoient razez , comme les Mignons d'Henry III. le furent depuis.

C'est donc à nôtre esprit seul, entaché de cette mauvaise gloire de se distinguer , à quelque prix que ce soit , qu'il faut se prendre, de toutes les bizarreries qui paroissent dans les mœurs des hommes ; & non pas à la Nature, que nous forçons , & qui n'en peut mais. Cet amour de la singularité est peut-être le vice de tous le plus à craindre , parce qu'il abolit absolument l'usage de la raison : car au lieu d'examiner , si les choses qu'on veut faire sont bonnes , ou mauvaises ; il fait, qu'on n'examine autre chose, sinon , si elles sont communes, ou si elles ne le sont pas : cependant

la Nature ne nous donne pas pour regle de nos actions, de faire autrement que les autres, mais seulement de faire bien; soit que par hazard le nombre de ceux qui font bien, soit le plus grand, ou qu'il soit le plus petit; il ne luy importe pas. Si donc nous l'accusons dans ces rencontres, si les libertins prennent de cette bizarrerie de mœurs occasion d'établir leur incertitude generale de toutes choses, & leurs blasphemes contre la lumiere naturelle; ce n'est pas qu'ils aient trouvé apres un examen solide, que c'est la faute de la Nature; mais c'est qu'il faut necessairemēt qu'ils avoient que c'est la sienne ou la nôtre; & l'amour propre, & la vanité ne les laisse guere balancer entre ces deux partys.

Cependant quelque blâmables que soient ces bizarreries dans leur source, quand une fois elles

font établies généralement , il est du devoir d'un homme sage de s'y conformer ; parce qu'alors ce seroit tomber dans le même vice de singularité , qui les a produites , que de ne s'y conformer pas. Ainsi le Parlement avoit raison d'exiger de Monsieur Olivier, qu'il fit couper sa longue barbe , puis que c'étoit la coutume. Ce fut sagement fait à luy de s'y soumettre, & il n'auroit pas été Chancelier de France , comme il fut depuis, s'il eut esté aussi jaloux de son poil , que cette Mere de la premiere race de nos Rois , fut jalouse de celuy de ses enfans , car ayant le choix de l'épée ou des ciseaux , elle aima mieux leur voir trancher la tête que de les voir tondus.

Cependant , comme nous nous imaginons naturellement dans ces occasions que les autres sentent le changement qui s'est fait

en nous aussi vivement que nous le sentons nous-mêmes ; un homme devoit apparemment être assez embarrassé de sa contenance dans la première audience , qu'il se trouvoit exposé tout rasé à la vue de tant de gens qui étoient accoutumés depuis long-temps à ne le point voir sans une longue barbe. On dira qu'il se fait bien un changement aussi subit pour les cheveux dans ceux qui se font Religieux ; aussi voyons-nous qu'on les tient d'abord enfermés dans des cloîtres pour un long-temps , pendant lequel le monde oublie leur figure : mais enfin il n'est point d'objet si bizarre à quoy les sens ne s'accoutument, & pourquoy le trouverions-nous étrange , pendant qu'on voit tant d'esprits accoutumés à ne raisonner jamais juste , & tant d'ames à faire du mal à autrui gratuitement ?

**A** Pres ce premier degré de l'Opinion, qui est, comme vous voyez, de pervertir les sens; il y en a un plus élevé, qui est d'anéantir la raison; en faisant que les hommes ne la consultent point du tout dans les choses qui sont le plus indubitablement de son ressort. Telle est la distribution de la gloire & des honneurs qu'on ne regle presque parmy les hommes que par la naissance, au lieu de les regler par la vertu, comme la raison le voudroit. Voicy quelques reflexions de mon Auteur sur ce desordre.





## DISCOVERS

## SIXIÈME.

C'EST une chose digne de réflexion dans la vie, que les conditions les plus relevées soient celles où l'on se connoît le moins en gloire, & où l'on prend plutôt la fausse pour la véritable. Il ne faut que considérer en quoy les Grans mettent la leur, & en quoy le Peuple met la sienne, pour reconnoître cette vérité.

Quelques bonnes qualitez d'esprit qu'ayent les Grans, ils font toujours consister leur principale gloire dans leur naissance; il n'est point de talent naturel si louable, pour lequel ils voulussent être considerez, plutôt que pour leur

noblesse : quelques-uns mesme vont jusqu'à s'offencer, qu'on les designe par toute autre qualité, que par celle-là, & jusqu'à se cacher des plus excellentes, de peur de déroger à leur rang. Cela vient, de ce qu'il semble que c'est les rabaisser, que de les estimer, pour des choses qui leur sont communes avec des gens sans naissance : ils ne considerent pas que cette ressemblance leur est bien plus honorable, que celle qu'ils ont par leur noblesse avec tant de gens sans merite.

Mais il n'en est pas ainsi du Peuple, il ne se trompe point comme eux dans le choix de la gloire dont il est capable : il ne quitte jamais la veritable pour courir après la fausse : il n'est sensible qu'à ce qui est naturellement estimable, & avantageux.

Un Payfan ne croit point être

plus qu'un autre, pour être fils d'un bon travailleur, mais seulement pour être bon travailleur luy-même, pour être sain, robuste, grand & fort, pour danser de meilleure grace, ou pour chanter mieux au Lutrin, qui sont toutes qualitez réelles, solides & utiles, ou naturellement agreables: voilà la seule gloire qu'ils connoissent, & les sujets d'où ils la tirent: mais ils n'ont point appris de la Nature, à s'enorgueillir de la vertu de ceux qui ne sont plus, quelque proches de sang qu'ils leur ayent esté; & ils s'aviseroient aussi-tôt de tirer vanité d'être nez un jour qu'il faisoit fort beau temps, que d'en tirer de l'estime, ou leurs peres étoient dans leur Village; car l'un & l'autre sont également ridicules.

Le merite est donc purement personnel parmy eux: & ceux qui ont étudié la Nature, dans leurs mœurs

mœurs simples , & sans art, peuvent avoit remarqué, qu'ils n'ont point d'injure plus ordinaire, que de se reprocher les uns aux autres, qu'ils ne valent pas leurs peres : car c'est par tout que la memoire de la vertu , dure plus que ceux qui l'ont possédée , & qu'on s'immortalise en la suivant: mais bien loin que les gens du Peuple rappellent le souvenir de celle de leurs parens , pour leur tenir lieu de merite , comme on fait tous les jours parmy les Grands ; ils ne rappellent ce mesme souvenir, que pour rendre les vices des enfans plus inexcusables.

Cependant s'il y avoit quelqu'un dans le monde , à qui cette sorte de mauvaise gloire fût pardonnable , à qui il fût permis de se vanter de la vertu de ses peres, ce seroit assurément plutôt aux Payfans qu'aux grands Seigneurs: on peut sans estre temeraire, croi-

re que la fidelité conjugale est une vertu moins generale parmy le grand monde, que dans les Villages : que si cela est , c'est une chose assez bizarre , que les Grans , parmy lesquels la succession est la plus douteuse, soient ceux qui en tirent plus de vanité ; pendant que les Payfans, parmy lesquels cette succession est presque certaine , ne s'en glorifient point du tout. Ainsi sont faits les hommes : il n'est point d'avantages dont ils soient si jaloux, que de ceux qu'on leur pourroit contester avec plus de raison : ils ne se tourmentent point , pour se maintenir dans ceux dont personne ne peut douter.

Que si toute cette foule , & cette déference qui suit les pas des Grans , n'est que l'effet de la presumption , qu'on a de la vertu d'une femme ; si toute la puissance , les richesses , & l'autorité,

qui sont possédées dans le monde par droit de succession, sont fondées uniquement sur la bonne foy, des meres; si tant de choses, si réelles & si solides, n'ont qu'un principe si suspect & si douteux; qui est le sage, qui considerant ce qu'on défere à une Opinion si sujette à erreur, ne s'écrie, O fantôme! est-il de verité dont le pouvoir soit si grand que le tien.

Cependant, c'est sur cette charitable Opinion, sur ce titre si léger, & si sujet à caution, qu'on met des differences si grandes entre les hommes, qu'on regle leurs biens & leurs honneurs. De là naissent encor tant de débats ridicules, & de differens bizarres; car c'est ainsi qu'on doit appeller les difficultez qui arrivent tous les jours, pour les rangs, & les préseances, dignes productions d'une cause si chimerique, & où les hommes n'ont point de honte de

remuer toutes sortes de machines, pour remporter l'avantage imaginaire de passer le premier à une porte.

C'est principalement dans ces sortes de contestations manifestement ridicules, que paroît la vanité de la noblesse de sang. Car la prerogative de rang en est assurément la dépendance la plus inseparable. Nous voyons tous les jours, que les richesses, l'autorité, & le credit en peuvent estre separés ; ce ne sont donc pas les appanages naturels de la Noblesse, ce sont effets trop solides pour dépendre necessairement d'une cause si vaine. Mais le rang luy demeure toujours ; il est une production tres-uniforme de cette venerable chimere, aussi vain & aussi imaginaire qu'elle.

On ne sçauroit mieux former son jugement sur cette matiere, qu'en le reglant sur celuy qu'un

Empereur moderne , comparable aux plus grands de l'Antiquité, en a fait , dans une occasion , dont l'Histoire a conservé le souvenir. Jugement , qui enferme toutes les reflexions precedentes ; & où le mépris que ce Prince , le plus puissant qui ait esté depuis Charlemagne , fait de toutes ces sortes de vanitez de rangs de naissance, montre bien qu'il avoit autant d'horreur pour la mauvaise gloire , que d'ardeur pour la veritable ; & fait voir à l'œil la verité de cette excellente parole de Tacite , *que ceux qui sçavent user de l'Empire, negligent les formalitez.*

Apud  
quos jus  
imperii  
valet, in  
ania trāf-  
mittun-  
tur.  
*Annal.*  
15.

Pour comprendre toute l'étendue du sens de cette action de Charles-Quint , il faut se représenter la magnificence , & la majesté sans égale de la Cour de cet Empereur à Bruxelles ; c'est à dire , dans le lieu de tous ses Etats, où elle estoit plus belle , plus li-

bre, & plus nombreuse ; qui étoit comme le centre de sa puissance ; & où les Allemans , les Italiens, & les Espagnols se trouvoient tous , en égale considération , & sans aucune prééminence. Dans cette Cour , si qualifiée , & remplie de Courtisans, d'un rang dont il ne s'en trouve plus , depuis le temps qu'à Rome on contoit des Roys parmy ce nombre ; il faut encor s'imaginer deux femmes de la premiere qualité , qui sont en differend pour le pas dans une Eglise , & dont l'Empereur, apparemment pour empêcher les querelles que cette contestation pouvoit faire naître , voulut estre l'Arbitre.

Qui pourroit se figurer les brigues , les cabales , les sollicitations , les recommandations , les titres , les memoires , les préjugés , & enfin , tous les moyens qu'on a coûtume d'employer de

part & d'autre dans ces occasions ; & en même temps, la patience, & la sage tolerance de l'Empereur, de laisser évaporer toutes ces fumées à loisir , sans en estre aveuglé , bien éloigné de s'en entêter luy-même, comme la plûpart des Princes , font de ces sortes de choses.

Qu'on se figure donc le jour, qu'il devoit juger cette importante affaire arrivé ; l'attente generale de tout le monde , les desirs & les esperances opposées des divers partis , les gageures des fols, & les predictions des pretendus sages , le lieu & la solemnité de l'assemblée , les ceremonies qui l'accompagnerent , la presence & l'inquietude des parties, & la gravité de l'Empereur ; il n'est assurément personne , à present, non plus qu'alors , qui s'attendît , que ce Prince, pour tout reglement, dût ordonner, com-

me il fit, *Que la plus folle des deux passât devant.* Ce fut tout le contenu de son Arrest.

Cette parole n'a rien de fort subtil, ny de fort relevé en apparence ; mais ce qui seroit une pure plaisanterie dans la bouche d'un particulier, pour réjouir une compagnie, est une censure dans la bouche d'un Empereur en cette occasion, & une instruction excellente de la sottise de ces sortes de differens ; car premièrement, l'Empereur suppose, que toutes les deux estoient folles dans leur ambition ; & ensuite, pour faire voir le mépris qu'il fait de l'avantage qu'elles recherchent si ardemment, il ordonne que cet avantage soit acquis à la plus folle des deux.

Que s'il estoit permis de comparer les productions de l'Esprit de Dieu, avec celles de l'esprit de l'homme, le Jugement de Salo-

mon entre deux femmes , avec celuy-cy de Charles-Quint entre deux femmes aussi, peut-estre que le dernier en datte , ne seroit pas moins estimable que le premier, à en juger par les seules lumieres de la raison , à ne considerer ce premier que dans Joseph seulement, & non pas dans l'Ecriture.

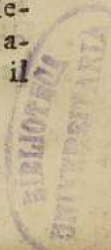
Car enfin , si cela se peut dire, l'expedient dont Salomon s'avisa, pour decouvrir la veritable mere de l'enfant contesté, quoy qu'il dût vray-semblablement réussir, n'estoit pas entierement certain ; il est des femmes assez tendres naturellement, pour ne pouvoir souffrir de voir démembrer un enfant, quoy que fils de leur ennemie ; au contraire, il s'en est veu qui ont fait des choses aussi cruelles , que de voir mettre en pieces leur propre enfant , plutôt que de le ceder à un autre ; la haine a produit d'aussi horribles excez que celuy-

là. Mais pour Charles-Quint, il estoit bien sûr de terminer infailiblement le differend de ces deux Dames, en le decidant, comme il fit, d'une maniere qui les fit renoncer toutes deux à leur pretention : car il est aisé de juger, que ny l'une, ny l'autre, n'eust plus d'envie de passer la premiere, apres cét Arrest.

Il est pourtant vray que Charles-Quint éludoit en effet la question, & que Salomon la jugea regulierement ; aussi estoit-il du devoir de Salomon de le faire, parce que la contestation estoit naturelle, raisonnable & loüable ; il est honneste à une mere de demander son fils, ainsi la chose meritoit d'estre decidée à la lettre : au lieu que la contestation dont Charles-Quint estoit Juge, estant manifestement impertinente, c'eust esté l'autoriser que de la decider regulierement ; ç'au-

roit esté reconnoistre pour raisonnables ces sortes de difficultez ; elle n'étoit pas digne d'estre terminée autrement , que par une raillerie violente , qui sans toucher au fond de la question , fit seulement comprendre, qu'il étoit ridicule de l'avoir proposée , & que toutes celles de cette nature ne meritent pas qu'on s'y applique serieusement.

Ce n'est pas que l'Empereur, qui avoit veu tant de ceremonies en sa vie , ne sceut bien la nécessité qu'il y a , de regler les rangs dans ces occasions ; la Hierarchie politique a un ordre qui luy est naturel, aussi bien que l'Ecclesiastique ; & le reglement des rangs est une marque sensible de cet ordre : mais ces rangs n'appartiennent qu'à ceux qui sont membres de cette Hierarchie ; & seulement dans les occasions où ils agissent en cette qualité ; ainsi il



semble , à n'en juger que par le sens commun , qu'il est aussi ridicule de vouloir garder par tout le rang des charges, qu'il le seroit d'en vouloir porter toujours l'habit & les ornemens.

Il n'y eut jamais de plus grand ennemy de la mauvaise gloire, que ce Prince ; toutes les actions de sa vie sont en cela de mesme caractere , que ce Jugement ; mais sur tout , il luy a quelquefois échapé sur le champ , des réponses si énergiques sur ce sujet, qu'à peine l'Antiquité si féconde en bons mots, nous a laissé quelque chose d'égal.

C'est particulièrement dans ces sortes de traits impreveus, qu'on doit étudier les véritables sentimens de l'ame ; comme les hommes n'ont pas le loisir de se déguiser dans ces occasions , on peut croire que la bouche y parle de  
de

de l'abondance du cœur, & c'est leur faire justice, que de les juger là-dessus.

On conte donc, entr'autres choses, que comme on parloit une fois devant Charles-Quint, d'un Capitaine Espagnol, qui se van-  
toit de n'avoir jamais eu peur, il répondit, *qu'il falloit que cet homme n'eut jamais touché de chandelle avec les doigts, car,* ajouta l'Empereur, *il auroit eu peur de se brûler.*

Il faudroit un commentaire exprez, pour remarquer tout ce qu'il y a de grand dans cette parole. On y voit l'opinion modeste & veritable, que ce Prince avoit de la bravoure, à qui il n'attribuoit rien au dessus de la Nature, comme faisoit l'Espagnol; & qu'il ne faisoit pas consister, comme ce Capitaine, dans une entiere insensibilité pour les dangers; mais bien dans la victoire, que l'amour

de la gloire remporte dans les cœurs genereux, sur leur horreur naturelle pour la mort; horreur qui est proprement ce que nous appellons la peur.

Il paroît encor par cette parole, qu'il n'est rien de si bas dans les plus viles manieres du Peuple, dont un esprit bien fait ne puisse faire quelque bon usage: & qu'ainsi les Grands perdent quelque chose, à cette ignorance profonde où ils sont de la vie commune; ne fût ce que pour les metaphores naturelles & vives, qu'ils en pourroient tirer, pour instruire agreablement, & familierement tout ensemble, & pour rendre de grands sentimens, par des expressions qui soient à la portée de tout le monde, comme fit Charles-Quint dans cette occasion. Il n'y a rien de plus bas & de plus sale, que la matiere de sa réponse; combien de Princes ont passé tou-

te leur vie , sans sçavoir seulement si cela se faisoit ? on apprend bien des choses en voyageant sans cesse , & faisant toujours la guerre en personne , sur mer & sur terre , dans routes les parties du Monde, qu'on n'apprendroit pas dans le fond de l'Escorial. C'estoit en menant cette sorte de vie , que ce Prince avoit appris qu'on mouchoit des chandelles avec les doigts , & quelques autres choses encor. Ce n'estoit pas une connoissance fort curieuse ; cependant , se peut-il rien de plus noble , que l'usage qu'il en sceut faire dans cette occasion ?

Enfin pour revenir à nostre sujet, on voit principalement dans cette excellente parole , quel jugement ce Prince faisoit de l'impertinente vanité , & de la mauvaise gloire de cet Espagnol , & quel mépris on doit faire de ces sortes de rodomontades si ordi-

naires dans le grand monde , & sur la bravoure, & sur la noblesse. Mais faut-il s'étonner que tant de gens courent apres les petites , & les fausses gloires , puis qu'il en est si peu qui soient capables des grandes, & des veritables.

**I**E souhaite que cette reflexion vous plaise autant qu'elle m'a plu ; car je vous avoue que c'est presque celle de toutes , qui m'a le plus touché. Les grands Seigneurs sont , à mon avis, les personnes du monde , qui doivent aimer davantage ces sortes de considerations ; & ceux d'entr'eux, qui ont joint un grand merite à une naissance illustre , ont beaucoup plus d'interest que le Peuple, à se plaindre de l'estime qu'on fait de la noblesse toute nuë. Ils y perdent plus que personne, s'ils aiment la gloire ; car quelque pu-

re que soit leur vertu, quelque legitimes que soient les témoignages qu'on luy rend, la mauvaise coutume qu'on a, de louer indifferemment tous les gens de leur qualité, fait que ces témoignages sont toujours suspects de flatterie parmy les hommes, naturellement envieux & malins.

Je ne doute point que les speculatifs, qui considereront ce Jugement de Charles-Quint, ne se mocquent du sens que mon Auteur y donne; & qu'ils ne l'attribuent à quelque raison politique, que ce Prince eut, pour ne point offenser une des plus considerables Maisons de l'Europe, plutôt qu'à l'impertinence de la contestation.

Je ne trouve pas même étrange que vous me disiez, que relevant, comme je fais, l'Usage Moral de l'Histoire, il semble que je

veuille en faire negliger l'Usage Politique , que vous pretendez estre le plus naturel , le plus necessaire , & le plus important de tous ceux qu'on en peut faire; enfin le plus propre & le plus excellent.

Je n'ay qu'une chose à vous dire là-dessus. C'est que excepté ceux qui sont appelez au maniment des affaires d'Etat, par leur naissance , ou encor, si vous voulez , par un talent extraordinaire pour ces sortes de matieres ; hors ces deux sortes de gens , dont on ne sçauroit nier , que le nombre ne soit tres-petit, en comparaiion du reste des hommes ; il n'est pas, peut-estre, de foiblesse plus digne de risée dans tous les autres , que l'étude de la Politique. Ainsi comme mon Auteur avoit en veü dans ses reflexions, de servir à tout le monde , il ne croyoit pas devoir s'arrester à considerer l'Hi-

stoire du côté qui ne regarde avec raison qu'un tres-petit nombre de gens ; & qui ne peut être considéré du reste des hommes que par un principe de la folie la plus raffinée dont ils soient capables , qui est l'avidité de sçavoir tout autre métier que le sien , sur tout celuy des Grans , & de s'embarasser du gouvernement des Etats , pendant qu'on ne sçait pas se gouverner soy-même.

Car enfin il n'est point de plus visible effet de la mauvaise gloire , dont la plûpart des hommes sont entachez , que la vanité qu'ils tirent de la connoissance de la Politique , & la consideration qu'ils pretendent s'attirer dans le monde par la possession d'un Art qui ne peut jamais leur servir de rien : cette disposition d'esprit est sans doute la plus grande marque de l'admiration

secrete qu'ils ont pour les grandeurs, de cette bassesse de cœur, qui fait envier tout ce qu'on voit au dessus de soy, & de cette soumissiō interieure de l'esprit & des sentimens, qui est une source inepuisable de preventions & d'erreurs; & ainsi l'un des plus grands obstacles à la veritable sagesse.

Voilà le fruit qu'on tire d'ordinaire des Reflexions Politiques. C'est ainsi que la sotte vanité de s'occuper des grandes affaires pervertit l'esprit, & ruine de fond en comble le bon sens; & cela ne vient, que de ce qu'on veut connoître les Princes avant que de connoître les hommes, au lieu qu'il faut connoître les hommes pour pouvoir connoître les Princes, puis que les Princes sont des hommes. Mais cet ordre si naturel est renversé par le plaisir ridicule que la plûpart des gens

se font , d'avoir l'imagination remplie d'objets magnifiques , & la memoire pleine de grans noms: ils se consolent ainsi de leur bassesse effective , par ces importantes chimeres ; & charmez de l'harmonie imaginaire qu'ils se representent dans les Etats , ils negligent de travailler à établir dans eux-mesmes l'harmonie effective qui y pourroit être entre leur esprit & la verité , entre leurs desirs & leur pouvoir , entre leur fortune & leurs pensées. Semblables à ce Tailleur celebre dans l'Histoire qui ayant composé un livre de Reglemens , & le presentant à Henry IV. donna sujet à ce Roy de dire , *qu'on luy allât chercher le Chancelier pour luy prendre la mesure d'un habit.*

Mon sentiment est donc , puis que vous le voulez sçavoir , que les Grans ne doivent être confide-

rez par le commun du monde dans l'Histoire que comme dans la Tragedie ; c'est à dire, que par les choses qui leur sont communes avec le vulgaire, leurs passions, leurs foibleesses & leurs erreurs ; & non pas par les choses qui leur sont propres & particulieres en qualité de Grans, qui sont celles que la Politique considere. Un Roy de Theatre fera peu de pitié au Peuple par ses malheurs s'ils sont de telle nature que les Rois seuls en soient capables, comme pour avoir perdu une Bataille ou un Royaume par sa mauvaise Politique : mais si ce Prince a perdu cette Bataille, comme Antoine, pour n'avoir pû se resoudre à perdre des yeux sa Maîtresse ; s'il a esté chassé de son Royaume, comme le jeune Tarquin pour avoir fait violence à une belle Dame dont il étoit amoureux ; alors, comme l'amour,

qui est la cause de ces malheurs, est une chose dont tout le monde est capable, & qui peut faire tomber toute sorte de personnes dans des inconveniens aussi considerables pour leur condition que ceux où ces Princes tomberent, étoient considerables pour la leur, la representation de leur malheur touche necessairement tout le monde, interesse tous ceux qui la considerent ; & par les reflexions où elle les engage , purifie insensiblement dans leurs cœurs la même passion qui a causé tous ces defastres , en la reduisant à une mediocrité qui la rend incapable d'en pouvoir jamais produire de semblables.

Il arrive quelque chose de pareil dans les bons esprits en lisant l'Histoire comme il la faut lire ; c'est à dire, en y considerant sur tout les Grans , par ce qu'ils ont de plus personel & de plus se-

paré de leur qualité par les illusions de leurs esprits, & les faiblesses de leur cœur, par le détail de leur intérieur, leur vie secrète & domestique, qui sont toutes choses qui leur sont communes avec les autres hommes; & non point par leur bonne ou mauvaise Politique qui ne regarde que les Grans comme eux. C'est par cette regle qu'on peut reconnoître quels sont les bons Historiens; car ils sont d'autant meilleurs, qu'ils entrent davantage dans tout ce détail, comme fait Plutarque, puis qu'ils en sont d'autant plus propres à tout le monde, & plus utiles.

Voilà quels sont les fondemens de la prevention, où étoit mon Auteur, contre les reflexions Politiques; elle étoit si grande, qu'il a évité d'en mêler quelque chose dans ses Discours, avec autant

tant de soin, que d'autres l'auroient recherché : car il lui étoit bien aisé de le faire, & de montrer que la bonne Politique, aussi bien que la véritable Rhétorique, n'a d'autre fondement que la véritable Morale, qui est celle qu'il a eu dessein d'expliquer.

C'est ce qui paroîtra bien clairement par le Discours suivant, où il considère enfin l'Opinion dans le dernier degré de son élévation, & comme dans le lieu de son triomphe. C'est l'Opinion de Religion dont j'entens parler, & dont les effets sont assurément plus étranges que tous ceux qu'on attribué à la Magie. Vous verrez par ce dernier Discours de nôtre Sage, que quand les Peuples sont une fois prevenus de cette Opinion en faveur de quelqu'un, quand ils sont pleinement convaincus qu'un homme a de la religion, il n'est rien de si hardy,

& même de si irreligieux dans le fond que ce quelqu'un là ne puisse tenter impunément : il n'est point d'action si visiblement artificieuse que cet homme ne puisse faire passer pour un chef-d'œuvre de piété.





## DISCOURS

## SEPTIÈME.

**I**L n'est rien de plus commun dans l'Histoire, que de voir les ambitieux faire servir la Religion à l'établissement ou à la conservation de leur autorité. Les exemples en sont infinis: & il ne faut pas s'étonner que cette adresse leur ait presque toujours réussi, puis qu'elle est fondée sur l'inclination naturelle, & generale de tous les Peuples, à croire la Providence & une Divinité: mais n'y a-t-il point de raison plus particuliere de ce succez?

Le plus grand obstacle que les Fondateurs des Sectes & des Empires ayent trouvé à leurs desseins,

c'est l'aversion naturelle que les hommes ont pour se soumettre les uns aux autres, pour reconnoître quelque superiorité de mérite ou de lumière. C'a esté de tout temps parmy eux un moyen certain d'être exclus de toute sorte de prééminence, que de témoigner d'en prétendre quelqu'une, ou de croire la mériter. Aussi ces grans Hommes se sont bien gardez de parler jamais des qualitez extraordinaires qu'ils avoient receuës de la liberalité de la Nature. Ils s'en sont toujours servis avec tant de circonspection, que pendant que tous les autres les admiroient, ils sembloient être seuls à les ignorer.

Ejusmo-  
di res, &  
invidiam  
contrahūt  
in vita, &  
odium in  
oratio-  
ne.  
Ad He-  
rem 4.

Ils ont eneor par la même raison évité de se distinguer des autres, soit par le langage, soit par les vêtemens, enfin par toutes les singularitez qui frapent les sens du vulgaire; affectations où les

faux habiles ne manquent jamais de tomber. Ils ont dit de meilleures choses que les autres, mais ç'a esté avec les mêmes paroles ; ils ont fait de plus belles actions, mais avec les mêmes armes qu'eux. Il n'a jamais paru qu'ils eussent dessein d'exciter ny envie, ny jalousie ; ce qui fait le plus grand plaisir des ames vulgaires.

Mais le plus heureux artifice dont ils se soient servis pour ne pas irriter l'orgueil des hommes, & leur indépendance naturelle, en les asservissant, c'est quand ces celebres Imposteurs ont donné lieu au Peuple, d'attribuer tout ce qu'il y avoit en eux d'excellent & au dessus de luy, de l'attribuer à quelque communication secrette qu'ils avoient avec les Dieux ; par cette adresse, tout ce qu'ils avoient de grand n'a plus choqué personne ; parce

que cela n'a plus été regardé dès-lors, comme un mérite personnel, ce que naturellement on n'aime pas à reconnoître, mais seulement comme l'effet du bonheur & du hazard, ou de la faveur du Ciel, qui se répand également sur les dignes & sur les indignes ; ce qui ne rabaisse ny les uns ny les autres.

Ainsi ce ne fut point à Zoroastre, à un autre homme, que les Bactriens se soumirent, mais plutôt à la Divinité avec qui il communiquoit si assiduëment dans ses retraites mystérieuses. Il n'appartenoit pas à Numa de donner des Loix, & une Religion aux premiers Romains, ouïy bien à la Nimphe qui les luy avoit dictées. Mahomet n'étoit pas capable de se faire obeïr en si peu de temps à tant de milliers d'hommes, qui ne purent résister au merveilleux pigeon qu'ils voyoient luy venir

parler si souvent à l'oreille : & si l'on admira jadis à Rome les belles actions du plus grand des Scipions , c'est qu'il n'y avoit personne qui ne se crût capable d'en faire autant que luy, si on eut assisté aux conférences secretes qu'il avoit avec Jupiter dans le Capitole.

C'est sur ce même fondement, que Cicéron se trouvant un jour obligé d'entrer dans le détail de toute sa conduite contre Catilin, pour justifier quelqu'un qu'on accusoit d'avoir trempé dans la conjuration ; & ce grand Orateur voyant bien qu'un recit si glorieux pour luy étoit plus propre dans sa bouche à aliéner l'esprit de ses Auditeurs qu'à les gagner ; il crût devoir essayer de leur rendre ce recit moins odieux , en rejetant dès l'entrée sur une inspiration celeste tout ce qu'il

O Dii im-  
mortales (vo-  
bis enim tri-  
buâ quæ ve-  
stra sunt, nec  
vero possum  
meo tantû in-  
genio dare,  
ut tot res, tan-  
tas tantâ varias,  
tantâ repetitas,  
in illa turbu-  
lentissima re-  
pestate Rei  
pub. mea ipso-  
te diu pexe-  
rim) vos pro-  
fecto animû  
meum tunc  
conservandæ  
patriæ cupi-  
ditate incen-  
distis, vos me  
ab omnibus  
cæteris cogi-  
tationibus ad  
unam salutem  
Reipub. con-  
tulistis, vos  
denique in  
tantis tene-  
bris erroris  
& in scientiæ  
clarissimum  
lumen præ-  
tulistis men-  
ti meæ.  
Pro Sylla.

avoit fait de merveilleux dans  
cette occasion. O Dieux ! s'é-  
crie-t-il d'abord dans cette  
pensée, Dieux immortels, (car  
je veux vous rendre ce qui vous  
appartient, & je ne sçaurois  
presumer si fort de ma capacité,  
que de croire que j'aye pû de  
moy-même pourvoir à tant d'ac-  
cidents si grans, si differens, si  
impévus, qui accompagnerent  
l'affreux orage dont cet Etat fut  
agité) Oüy, c'est vous qui ré-  
pandâtes dans mon ame ce desir  
ardent de conserver ma Patrie ;  
vous qui me retirâtes de tout  
autre soin pour m'apliquer uni-  
quement au salut de la Republi-  
que, c'est vous enfin, qui portâ-  
tes dans mon esprit des lumieres  
si extraordinaires, à travers  
toutes les tenebres de mes erreurs  
& de mon ignorance.

C'est ainsi que les plus ha-  
biles entre ces fameux impo-

steurs, ont voulu faire comprendre au monde que les Dieux ne les avoient favorisez de leur commerce, que pour le bien & le service du Public. De cette sorte il sembloit au Peuple, que bien loin qu'il eût aucune obligation à ses Législateurs & à ses Capitaines, ce qu'il n'auroit pas reconnu volontiers, c'étoit au contraire ses Législateurs & ses Capitaines qui luy en avoient, puis qu'il étoit en quelque sorte cause que la Divinité leur faisoit part de ses faveurs, que c'étoit uniquement pour luy, & à son occasion : ainsi il ne faut pas s'étonner s'il n'en étoit ny envieux ny jaloux.

Quoy qu'il en soit, il est naturel que l'opinion qu'ils ont sceu donner, qu'ils conversoient familièrement avec les Divinités, & que le Ciel leur communiquoit ses lumières, leur ait ser-

vy : que les Peuples se soient soumis à ces marques plausibles de leur autorité : qu'on se soit fait honneur auprès des hommes des bien-faits des Dieux : mais toute l'Antiquité Grecque & Romaine n'a jamais vû que des hommes ayent pretendu se faire honneur auprès des Peuples en faisant des liberalitez aux Dieux; elle n'avoit point porté l'Usage de la Religion jusques-là. Ce raffinement étoit reservé à ces derniers temps, & c'est dans une action de Louïs XI. qu'on en peut voir un exemple bien singulier ; car quoy que ce Prince eut veritablement de la Religion, & que la plûpart de ses dévotions fussent sinceres, il est bien malaisé de faire ce même jugement de celle dont il s'agit icy, de comprendre qu'un homme si avisé ait fait de bonne foy une chose aussi étrange, & qu'un excez de cette nature dans un esprit.

comme le sien, ne doive pas être plutôt réputé pour artifice, que pour extravagance.

Il ne faut pour en être convaincu, que considérer le seul titre d'un Contrat qu'il fit, & qui a donné sujet à cette reflexion. Voicy comment la piece s'appelle: *Transport de Louis XI. à la Vierge Marie de Boulogne, du droit & titre du fief & hommage du Comté de Boulogne, dont relève le Comté de saint Pol, pour être rendu devant l'image de ladite Dame par ses Successeurs, en 1478.*

Il n'est point nécessaire de sçavoir le fond des affaires que ce Prince avoit eues pour l'acquisition de ces deux terres; ce sont les sentimens dont il est question icy, & non pas des droits de la Couronne. Il suffit de sçavoir qu'il crut que cet Acte, tout bizarre qu'il est, étoit nécessaire, ou utile au bien de ses affaires,

puis qu'il s'en avisa, & qu'il le fit, & ce trait quelque hardy qu'il paroisse, doit passer près de nous, pour le fruit d'une sagesse consommée, & d'une longue experience des jugemens des hommes.

Il n'y a rien d'extraordinaire à consacrer, voüer, dedier le revenu de ses terres au service de Dieu & de ses Saints, à l'usage de ses Ministres, à l'ornement de leurs Temples & de leurs Autels; ny mesme à mettre ses Etats sous leur protection particuliere. Le feu Roy, de triomphante memoire, fit une ceremonie de cette sorte pour tout son Royaume à nostre Dame de Paris; & toute la Religion des Anciens, aussi bien que la nostre, a reconnu avec raison ces fortes de devotions pour tres-solides. En effet, ce n'est qu'implorer l'assistance du Ciel en diverses manieres, & il n'y en sçauroit

ſçauroit trop avoir pour les hommes.

Cela eſt de la lumiere naturelle ; mais non pas de choiſir des Puiffances celeſtes, pour en faire les objets de noſtre liberalité ; qu'au lieu de leur demander, ou de ſeindre d'avoir receu d'elles, on ſe ſoit ingeré de leur donner ; comme ſi elles avoient beſoin de nos biens, ainſi que nous avons beſoin des leurs ; qu'elles en puſſent jouir effectivement, ainſi que nous pouvons jouir des leurs, de leurs lumieres, & de leur intelligence, quand il leur plaît de nous en communiquer quelques rayons.

Cependant cela a réuſſi : ces fortes de liberalitez pieuſes, cette maniere d'Uſage de la Religion, a attiré la veneration des Peuples ; cela les a ſi bien trompez, que, quoy que Loüis XI. fit profeſſion ouverte de n'eſtre pas

sincere, comme on le voit par sa Devise ; il ne paroît pourtant point, qu'en ce temps-là, personne ait soupçonné d'artifice une devotion si extraordinaire : tant il est vray que quand on est une fois persuadé de la pieté d'un homme, il n'est rien qu'il ne puisse entreprendre avec succez, à la faveur de cette persuasion ; que la seule ombre d'interest imaginaire, que le Ciel a dans ces sortes d'actions ; que la sainteté des noms qu'on y mêle peut aveugler le monde, jusqu'au point de l'empêcher d'en appercevoir la hardiesse & la mocquerie. Cela est tout à fait merveilleux ; mais aussi, cela découvre d'autant mieux la nature de l'esprit humain, par ses plus foibles & bizarres côtez ; qu'on ne se soit point avisé pour lors, de trouver étrange qu'un homme contractât avec la sainte Vierge, tout comme a-

vec un autre homme ; & qu'il luy fit du moins par fiction accepter un present qu'il luy faisoit , & dont il ne demeueroit pas moins Maître, apres cette pretenduë liberalité, que devant.

Car enfin, est-ce que les Baillifs, Prevots, & autres Officiers de la Comté de Boulogne, quand on les auroit appelez les Baillifs de la Vierge, ses Prevôts & ses Officiers, en devoient moins obeïr au Roy ? est-ce que l'Eglise de Boulogne jouïssoit du revenu de la terre, qu'elle en estoit mieux desservie ? est-ce que le Roy en estoit moins Comte, pour avoir donné cette Comté à la Vierge ? non assurément. Est-ce que le Peuple d'alors ne voyoit pas tout cela comme nous le voyons ? il ne tenoit qu'à luy de le voir : mais Louïs XI. voyoit encor mieux toutes ces choses que son Peuple, ny que nous : cependant ce Prin-

ce si habile dans l'Usage de tous les instrumens de la Politique, & qui avoit fait une étude si profonde de celui de la Religion en particulier, qui l'avoit fait jouer de toutes les manieres connues, crût qu'il pouvoit impunément employer encor celle-cy, après l'avoir inventée, l'étendre jusques-là sans danger, il jugea que les esprits estoient capables de la porter.

Il falloit connoistre leur nature pour se hasarder si avant : pour cela il falloit sçavoir, qu'il n'est rien de si mince, ny de si superficiel, à quoy la Religion du vulgaire ne soit capable de s'attacher ; que les plus grossieres apparences la satisfont, & la limitent ; qu'elle ne penetre jamais au delà : qu'il ne nous est rien de si difficile, que de juger des Esprits celestes à leur maniere, & de n'y mêler rien de la nostre ; de ne leur

attribuer jamais nos sentimens & nos mouvemens, quelques incapables que nous scachions qu'ils en sont, de n'oublier point les differences qui sont entr'eux & nous, à leur avantage. Enfin il falloit scavoir, que de tout temps l'esprit humain a eu un panchant naturel à consacrer ses opinions & les passions, en les imputant aux Divinitez : que toute la Religion des Payens, pur ouvrage de la corruption de la Nature, estoit pleine de ces sortes d'Apotheoses, & que cette espee de ressemblance que nous leur attribuons avec nous, en les traitant en certaines choses comme des hommes, nous éleve en quelque sorte à leur hauteur, & console nostre bassesse.

C'est ainsi que les hommes ont de tout temps détruit l'esprit de la Religion, en faisant des actions de pieté à leur maniere ; qu'ils se démentent eux-mêmes en tout, &

Finge-  
bat hæc  
Homer-  
us hu-  
mana ad  
Deos  
transfe-  
rens.  
August.  
Conf.

que l'antipathie qu'ils ont dans le cœur, pour reconnoître quelque chose au dessus d'eux, combat incessamment l'évidence naturelle qu'ils ont dans l'esprit, de la nécessité d'une Religion : mais il n'est pas de plus sensible preuve de la vérité de cette Religion, que de voir, que malgré cette mesme antipathie, si generale, & si naturelle à l'esprit de l'homme, pour reconnoître quelque chose au dessus de luy, aucun pourtant n'ait jamais pû effacer de son ame l'Opinion d'une Divinité.

**V**oilà les principaux sentimens de mon Auteur sur les effets de l'Opinion. L'ordre que je me suis proposé dans ce recueil de ses Discours, voudroit que je vinssse à ceux des Passions : mais il est bien juste de prendre

Malaine, avant que de m'engager dans une carrière si difficile, & dans laquelle tant de Modernes ont couru, à mon avis, sans atteindre au but. En voilà assez pour essayer le goût du Public, & peut-estre trop pour luy plaire.

F I N.



9511

Quien se pone, prime-  
ramente a los Pies de  
Vuestros, y toma sus or-  
denes para el sitio del  
escolial, es el gran tur-  
co maumet.

D<sup>a</sup> S<sup>ra</sup> J. V.  
Maria Staro-  
poti.



③  
I have received from  
the printer the  
first part of the  
first volume of the  
Journal of the  
Transactions of the  
Royal Society of  
London

1792  
London  
Printed by  
J. B. Nichols  
in Pall Mall

214

